

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1934-1935. — N° 77

ESSAI

SUR LES

MALADIES DES PERSONNAGES DE BALZAC

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le mercredi 19 décembre 1934

PAR

Régis-Fernand MARILLEAU

Élève du Service de Santé de la Marine

Né à LA GARNACHE (Vendée), le 1^{er} novembre 1909

Examineurs de la Thèse

MM. MAURIAC, professeur.....	Président.
GREYX, professeur.....	Juges.
DAMADE, agrégé.....	
DELMAS-MARSALET, agrégé.	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESEUR

6, Place Saint-Christoly

1934

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1934-1935. — N° 77

ESSAI

SUR LES

MALADIES DES PERSONNAGES DE BALZAC

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le mercredi 19 décembre 1934

PAR

Régis-Fernand MARILLEAU

— Élève du Service de Santé de la Marine

Né à LA GARNACHE (Vendée), le 1^{er} novembre 1909

Examineurs de la Thèse

{	MM. MAURIAC, professeur	Président.
	CREYX, professeur	{ Juges.
	DAMADE, agrégé	
	DELMAS-MARSALET, agrégé.	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESEUR

6. Place Saint-Christoly

1934

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYEN : M. MAURIAC.

ASSESSEUR : M. GUYOT.

DOYEN HONORAIRE : M. SIGALAS.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. POUSSE, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE, DENIGES,
SELLIER, BEILLE, CASSAËT, CHAVANNAZ, PACHON

PROFESSEURS

MM.		MM.	
linique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL.
id.	DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale	AUBERTIN.
Clinique chirurgicale.....	BÉGOVIN.	Clinique ophtalmologique	TEULIÈRES.
Clinique chirurgicale et gynécologique ..	GUYOT.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique méd. des maladies des enfants ..	CRUCHET.
Clinique d'accouchements	ANDÉRODIAS.	Chimie biologique et médicale	DELAUNAY.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie	VILLEMIN.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUILH.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN.
Chimie	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT.
Botanique et matière médicale	GOLSE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	GREYX.
Pharmacie	DUPOUY.	Clinique dentaire	CAVALIÉ.

MM. LACOSTE (Histologie). PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales). PAPIN (Chirurgie générale).

R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles). JEANNENEY (Chirurgie générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.		MM.	
Anatomie	DUBECQ.	Chirurgie générale	CHARRIER.
id.	DUFOUR.	id.	LOUBAT.
Physiologie	FABRE.	Obstétrique	RIVIÈRE.
Médecine générale	DAMADE.	Ophtalmologie	BEAUVIEUX.
id.	PIÉCHAUD.	Physique médicale	WANGERMEZ.
id.	DELMAS-MARSALET.	Dermatologie et syphiligraphie	JOULIA.
id.	DE GRAILLY.	Oto-rhino-laryngologie	DESPONS.
id.	FONTAN.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.

COURS COMPLÉMENTAIRES

MM.		MM.	
Médecine opératoire	PAPIN.	Puériculture	FAUGÈRE.
Physiologie	FABRE.	Pharmacie chimique	VITTE.
Pathologie médicale	DELMAS-MARSALET.	Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS.
Accouchements	PERY.		

Ophtalmologie

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.

MM. CABANNES (en congé).
N.

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A LA MEMOIRE DE MON PERE

TUÉ A L'ENNEMI LE 27 FÉVRIER 1915

A MA MERE

Je voudrais ici trouver des mots dignes
de lui exprimer mon amour et ma reconnaissance.

Qu'elle veuille bien voir, dans ce travail, un fruit de tous ses sacrifices.

A MA SOEUR

A TOUS LES MIENS

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL CAZAMIAN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé de la Marine
et des Troupes coloniales,
Officier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN EN CHEF DE 2^e CLASSE BRUN

*Sous-Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé de la Marine
et des Troupes coloniales,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR PIERRE BROUSTET

Médecin des hôpitaux.

Auquel nous devons d'être un balzacien.

A MES MAÎTRES DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX
ET DE L'ECOLE DE SANTE NAVALE

A TOUS MES CAMARADES

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR PIERRE MAURIAC

*Doyen de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux,
Professeur de Clinique médicale,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

« Les âmes vraiment grandes sont simples. »

BALZAC *Louis Lambert.*

C'est cette simplicité bienveillante qui sait mettre le savoir à portée de tous qui a conquis celui qui s'honore d'être votre élève.

ESSAI

SUR LES

MALADIES DES PERSONNAGES DE BALZAC

AVANT-PROPOS

« En abordant les grands hommes et leurs œuvres, nous n'allons pas y chercher des éloges, mais bien des jugements, nous réservant le droit de les redresser si nous les trouvons faux, d'en tirer profit si nous les méritons. »

(Pierre MAURIAC, *Nouvelles rencontres*.)

Il peut paraître vain de présenter, pour couronner la fin des études médicales, une thèse à tournure littéraire. Le risque est grand de passer pour le « bas bleu » en veine d'inspiration, découvrant des idées neuves dans des lieux communs hors d'usage, le « fort en thème » qui vous submerge sous l'abondance de la matière issue d'une plume incontinent, ou le « penseur méconnu » à qui son originalité, par trop obscure, tient lieu de talent.

Il est évident qu'après cinq années passées à exercer, et sa mémoire en essayant d'assimiler maint copieux « précis » médical, et son sens d'observation en suivant les cliniques magistrales au lit du malade, on a quelque peu désappris

l'art de tourner des périodes harmonieuses, voire même de construire des phrases correctes, et la thèse apparaît plutôt sous l'aspect aride et ennuyeux d'un pensum. Sans vouloir ici brandir une défense et illustration de la thèse médico-littéraire, peut-on blâmer celui qui pense donner à ce devoir un peu plus d'attrait en faisant une incursion dans le domaine de la littérature ? D'ailleurs, une thèse médicale de valeur est une œuvre difficile : pour être originale, elle demande des années d'observations, de travaux cliniques ou d'expériences de laboratoire, et l'autorité d'un étudiant frais émoulu de son cinquième examen nous semble trop mince pour trancher de théories ou de faits médicaux. Passe encore, dira-t-on, mais quelle prétention d'avoir pris comme thèse l'œuvre de Balzac ! Non seulement tout a été dit sur l'homme, son physique, son caractère, ses amours, ses passions, ses idées, ses systèmes ; mais on a étudié à fond ses personnages, on a diséqué leur corps aussi bien que leur âme, on a analysé le mécanisme de leur construction, on a trouvé les contemporains qui avaient servi de modèles, on a tout fouillé, tout retourné, tout sondé !

L'œuvre qui s'intitule si magnifiquement la *Comédie humaine* est un monde, et, comme tel, inépuisable. A côté du savant, du philosophe, du juriste, du commerçant, le médecin y trouve son profit. Dans ce grouillant pandémonium il reconnaît les siens. L'abondance des faits pathologiques, le nombre, la variété des maladies décrites en font une mine de documentation médicale d'une richesse étonnante. De même que Balzac a exploré tous les degrés de l'échelle sociale, du salon lambrissé de la duchesse aux milieux interlopes de la basse pègre, il a passé en revue tous les chapitres de la médecine, depuis les lois de la physiologie jusqu'aux coins les plus obscurs de la pathologie. « C'est le musée Dupuytren in-folio », a dit Taine.

Nous ne prétendons pas concurrencer, au point de vue médical, l'œuvre que Cerfberr et Christophe ont accomplie au point de vue état civil dans la *Comédie humaine* : il ne

faut voir, dans ce modeste ouvrage, qu'un cahier d'observations tirées de l'œuvre de Balzac.

Quel peut être l'intérêt d'un tel travail ? Outre qu'il a valu à son auteur la révision de presque toute la pathologie, il constitue un bon exercice de diagnostic. Souvent le praticien, après avoir examiné et palpé son malade, hésite sur la nature exacte de la maladie, et, rentré chez lui, écartant la personnalité du sujet, il en extrait les seuls symptômes, et voit s'inscrire dans sa pensée le diagnostic cherché. C'est ce que nous avons tenté de faire pour les malades de la *Comédie humaine*.

Il est bien entendu que nous n'affirmons pas catégorique la réalité des diagnostics proposés : ce ne sont que des hypothèses possibles, et partant discutables.

Au point de vue médical pur, si, dans les descriptions de ses malades, Balzac n'a pas toujours la précision et l'objectivité d'un esprit médical, il en est quelques-unes qui ont la valeur de véritables « observations ». Comme pour toutes les sciences dont il a traité, Balzac a dû se documenter auprès d'autorités médicales contemporaines. Il connut de nombreux médecins au cours de sa vie agitée : Jacques Bossion, officier de santé, qu'il fréquenta pendant son séjour à l'Isle-Adam, et dont, suivant Mme Surville, il aurait fait plus tard le Docteur Benassis; le Docteur Carron, qui était son associé quand il monta son entreprise d'imprimerie qui devait si mal finir; le célèbre Esquirol, qui l'invita plusieurs fois au début de sa carrière littéraire; le baron Larrey, dont il fit l'éloge au sculpteur David.

Son médecin et ami de toujours, le Docteur Nocquart, nommé membre de l'Académie de médecine en 1835, lui a, sans doute, fourni maints renseignements et faits médicaux. « Il y a toute probabilité, dit le Docteur Cabanès dans son *Balzac ignoré*, qu'il fut lié avec bon nombre des praticiens de son temps, entre autres : Dupuytren et Broussais », et même avec des médecins provinciaux, comme le prouve sa lettre de remerciement au Docteur Moreau, de Tours, qui

lui avait envoyé son livre : *le Génie et la Folie*, ouvrage qui avait enthousiasmé le bouillant romancier, qui se piquait d'être un physiologiste du système nerveux.

N'est-il pas curieux, également, au point de vue historique, de voir, maniées par Balzac, les idées et théories médicales qui régnaient, il y a juste un siècle, d'apprécier leur évolution et de mesurer les progrès faits ?

Enfin, au point de vue littéraire, il est consolant de voir Balzac rendre à la médecine la considération qu'elle mérite, même en littérature, et que les sarcasmes de Rabelais et de Molière avaient bien ébranlée. Car, si Balzac hait les sots, les ignares et les pédants, il a foi en la médecine, et son fameux Bianchon, que la légende veut qu'il ait appelé dans son agonie, en est l'incarnation. Il a ouvert aux romanciers les vastes champs de la littérature médicale, et le nombre est grand de ceux qui, depuis, y ont moissonné : il suffit de citer Zola, Alphonse Daudet, Marcel Proust, André Gide, Léon Daudet, Georges Duhamel, François Mauriac...

Il nous reste à remercier M. le Professeur Mauriac d'avoir bien voulu accepter de mettre en tête de cette étude son nom, qui s'auréole d'une double gloire : médicale et littéraire, et M. le Docteur Broustet, qui nous a indiqué ce sujet et nous y a guidé de ses conseils.

INTRODUCTION

En 1778, s'installait à Paris un médecin allemand, précédé déjà d'une grande réputation qu'il s'était acquise à Vienne, par des cures miraculeuses, grâce à un fluide inconnu, et par sa théorie du « magnétisme animal ». Les clients, les clientes surtout, affluèrent à son cabinet et se disputaient même le privilège d'entrer, car le docteur déclarait ne vouloir soigner (et encore par pure philanthropie) qu'un nombre limité de malades. Les privilégiés qui, à prix d'or, réussissaient à s'insinuer dans cet antre mystérieux, y voyaient « une grande cuve remplie d'eau, dans laquelle étaient disposées, circulairement et en sens inverse, sur un lit de verre pilé et de limaille de fer, plusieurs rangées de bouteilles magnétiques ». C'était là le réservoir où se conduisait le « fluide ». Les clients le recevaient en appliquant sur le siège de leur mal l'extrémité d'une des tiges métalliques articulées qui sortaient du couvercle de la cuve. Une longue corde s'enroulant autour d'eux établissait ainsi un contact entre tous les assistants, qui étaient également invités à former une chaîne conductrice en se tenant par la main. Pendant ce temps, un musicien jouait de l'harmonica, et le docteur, surveillant, d'un air satanique, cette impressionnante cérémonie, se promenait dans la salle en faisant des passes cabalistiques et en touchant parfois ses sujets du bout de sa baguette de fer, ce qui provoquait chez certaines dames nerveuses des convulsions si violentes qu'il fallait les emporter dans une pièce matelassée qu'on nommait « chambre des crises » ou « enfer des convulsions ».

Ce personnage était Antoine-Frédéric Mesmer, dont la doc-

trine alluma la grande querelle du mesmérisme, qui passionna toute la fin du XVIII^e siècle et le commencement du XIX^e. Balzac l'expose, par la bouche du Docteur Bouvard, dans *Ursule Mirouet*. « Le corps respectable des médecins de Paris déploya contre les mesmériens les rigueurs des guerres religieuses et fut aussi cruel dans sa haine contre eux qu'il était possible de l'être dans ce temps de tolérance voltairienne. Les docteurs orthodoxes refusaient de consulter avec les docteurs qui tenaient pour l'hérésie mesmérienne. En 1820, ces prétendus hérésiaques étaient encore l'objet de cette prescription sourde. »

En 1825, l'Académie de médecine avait posé la question : « L'Académie doit-elle s'occuper du mesmérisme ? — Oui, avait-on répondu. » Des commissions furent nommées, qui présentèrent des rapports de faits et d'expériences de magnétisme. Ces rapports furent le point de départ de discussions, de diatribes, qui se prolongèrent, sans apporter de solution à la question, pendant plus de dix années, puisqu'en 1837 M. Husson prenait la parole à une séance de l'Académie pour défendre un magnétiseur qu'un rapport d'une commission où siégeait Bouillaud couvrait de ridicule. Il concluait qu'on ne peut adopter cette attitude « parce que les expériences critiquées n'apprennent rien, sinon qu'un magnétiseur s'est trompé ou a été trompé », et il laisse à l'avenir le pouvoir de résoudre cette question.

Quelle était donc cette doctrine ? « La doctrine de Mesmer, dit Balzac dans *Ursule Mirouet*, reconnaît en l'homme l'existence d'une influence dominatrice, d'homme à homme, mise en œuvre par la volonté, curative par l'abondance du fluide et dont le jeu constitue un duel entre deux volontés, entre un mal de guérir et le vouloir de guérir. »

L'existence de cette « influence », de ce « fluide magnétique », ne faisait aucun doute pour Balzac, qui l'assimilait aux « autres fluides impondérables » : la lumière et l'électricité. D'ailleurs, il met sur le même plan sciences exactes et sciences occultes. Il les a étudiées avec la même attention,

la même fougue. « Les faits magnétiques, ceux de la divination et de l'extase, permettent de pénétrer dans le monde spirituel. L'histoire étrange des apparitions du fermier Martin, la connaissance des relations de Swedenborg avec les morts, les récits de Walter Scott sur les effets de seconde vue, l'exercice des prodigieuses facultés de quelques diseurs de bonne aventure, qui confondent en une seule science la chiromancie, la cartomancie et l'horoscopie, les faits de catalepsie et ceux de la mise en œuvre des propriétés du diaphragme par certaines affections morbides » sont autant de preuves de la réalité du fluide magnétique.

A côté de Mesmer, deux grands noms se partagent l'admiration de Balzac : ce sont Lavater et Gall.

Né à Zurich, en 1741, Jean-Gaspard Lavater, pasteur et membre du Consistoire supérieur de la ville, était un esprit délié mais enthousiaste et crédule. Il fit paraître, vers 1781, la traduction française de ses *Fragments physiognomoniques*, compilation volumineuse, où il reprend les études de ses devanciers sur la correspondance des traits du visage et du caractère, les étend à l'individu tout entier, en demandant à chacune de ses parties les renseignements qui peuvent lui révéler, avec plus ou moins d'exactitude, sa psychologie. Son but est la connaissance de l'homme moral par l'examen de l'homme physique. Il eut beaucoup de succès chez les demi-savants et les gens du monde, jusqu'au moment où il fut détrôné par Gall.

François-Joseph Gall, né, en 1758, dans le Grand-Duché de Bade, dut à ses idées médicales d'être chassé de Vienne; il parcourut la Prusse, la Suède, la Hollande, la Suisse, et arrive à Paris en 1807. Installé à l'Athénée, il professe son système : selon lui, les formes de la tête et du crâne, qui répètent, dans la plupart des cas, la forme du cerveau, donnent le moyen de découvrir les qualités et facultés fondamentales de l'individu. Comme toujours, il eut son temps de célébrité, due au snobisme de certains salons, puis, raillé par les journalistes, critiqué par les corps savants, il mourut en 1828, à Montrouge, d'une maladie cérébrale.

Les théories de Mesmer, de Gall, de Lavater, qui reparaissent à chaque instant tout au long de la *Comédie humaine*, ont dû paraître bien séduisantes à l'imagination prodigieuse de Balzac : leur obscurité flattait son goût du mystère, si bien analysé par R.-E. Curtius; leur imprécision permettait les longues digressions philosophiques, chères aux romantiques. Comme « hypothèse de travail », elles lui donnaient les moyens de recréer, d'analyser, de pénétrer ses personnages et de dominer la foule de la *Comédie humaine*.

Ces théories avaient eu leur temps de vogue. Elles correspondent à peu près à l'époque où se passe l'action des principaux romans de Balzac : fin de l'Empire et Restauration. Mais elles datent déjà dans le grand courant qui entraîne toutes les sciences au début du xix^e siècle. La chimie et la physique ont fait de grands progrès avec Fresnel, Ampère, Arago, Balard, Chevreul. Cuvier, qui a publié son *Histoire des sciences naturelles* en 1828, querelle Geoffroy Saint-Hilaire sur sa théorie de l'unité de l'organisation du règne animal, que ce dernier a exposée dans sa *Philosophie anatomique*.

Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire publie ses travaux sur les anomalies chez l'homme et chez l'animal; Bérclard donne ses premiers éléments d'anatomie générale en 1832; Louis se rend célèbre par ses dissections; Cruveilhier fait des leçons mémorables à sa chaire d'anatomie pathologique. Le microscope date de 1824 : grâce à lui, l'histologie accomplit d'immenses progrès, et Raspail, la même année, prononce, pour la première fois, le nom de cellule.

En physiologie, les travaux ne sont pas moins importants : Dutrochet découvre, en 1828, le curieux phénomène de l'endosmose; Magendie étudie la morphine, la véraltrine, la strychnine; Flourens fait des recherches sur l'ovologie et l'embryogénie (1836).

Parmi les médecins célèbres, Broussais, chef de l'Ecole physiologiste, domine. Laënnec, fondateur de l'Ecole anatomo-pathologique, mort en 1825, laisse ses observations

et ce merveilleux moyen d'exploration qu'il a découvert et codifié : « l'auscultation médiate ». Bouillaud étudie les inflammations du cerveau (1825), les maladies du cœur (1835) et leurs relations avec le rhumatisme; Piorry perfectionne la percussion. Chomel se consacre aux fièvres et aux maladies pestilentiellles. Bretonneau publie, en 1825, ses recherches sur la diphtérie. Andral se livre à l'étude du sang et de ses maladies. Le grand Trousseau (1837) donne son *Traité de la phthisie laryngée*. C'est l'époque d'Alibert, Valleix, Beaude-locque, Lebert, Chauffard, Grisolles.

Parmi les chirurgiens, Percy est encore vivant. Pelletan ne meurt qu'en 1829, et Larrey en 1842. Richerand publie, en 1825, son *Histoire des progrès récents de la chirurgie*, qui fourmille de traits piquants à l'adresse de Dupuytren, le plus grand nom de l'époque, fait baron par Louis XVIII et premier chirurgien de Charles X⁽¹⁾.

Tel est le tableau de l'état de la médecine au moment où paraît la *Comédie humaine*. Balzac, à qui son « dandysme » faisait un point d'honneur d'être au courant de toute nouveauté, a dû connaître la plupart de ces grands noms ou leurs travaux. L'ambition magnifique qu'il avait conçue de faire une œuvre universelle, servie par sa faculté inouïe de pénétration, l'a forcé, quand il aborde le monde de la médecine, de parler et d'agir en médecin : « Ses médecins, a dit Taine, n'ont pas de plus grand plaisir qu'une maladie étrange ou perdue. Il est médecin et fait comme eux. Il commençait à la façon non des artistes, mais des savants. Au lieu de peindre, il disséquait. Il n'entrait point au premier saut et violemment, comme Shakespeare et Saint-Simon, dans l'âme de ses personnages, il tournait autour d'eux patiemment et pesamment, en anatomiste levant un muscle, puis un os, puis une veine, puis un nerf, n'arrivant au cerveau qu'après avoir parcouru le cercle entier des organes et des fonctions. Il montrait la structure de la main, la courbure

(1) Cette page est du Docteur Paul Caujole (thèse de Lyon, 1900).

de l'échine, la courbure du nez, l'épaisseur des os, la longueur du menton, la largeur des lèvres; il comptait ses gestes, ses clignements d'yeux, ses verrues ... »

Pour arriver à classer l'abondante matière médicale éparse dans la *Comédie humaine*, il nous a semblé logique de suivre simplement le plan d'un traité de pathologie.

Peut-être cette façon, plus médicale que littéraire, d'accommoder l'œuvre de Balzac choquera-t-elle quelques balzaciens : nous nous en excusons d'avance auprès d'eux.

PATHOLOGIE EXTERNE

Comme dans tout bon traité de pathologie chirurgicale, la primeur revient aux traumatismes crâniens. *La Comédie humaine* nous en fournit de multiples exemples. Celui du peintre Schinner (la Bourse) se traduit par une simple commotion cérébrale : il fait une chute, sa tête heurte un tabouret, il s'évanouit. Deux voisines le raniment en lui faisant respirer de l'éther et lui appliquent des compresses sur la tête. La vieille dame lui donne des conseils de prudence : « Demain, Monsieur, ayez bien soin de mettre des sangsues ou de vous faire saigner. Buvez quelques tasses de vulnéraire. Soignez-vous bien : les chutes sont dangereuses. »

Une consultation faite, diverses prescriptions ordonnées, après quelques jours il n'y paraît plus rien.

Tout autre est l'histoire du colonel Chabert : c'est une auto-observation pittoresque d'un traumatisme crânien suivi de séquelles nerveuses. « A la bataille d'Eylau, un coup de sabre, dit-il, m'a fendu le crâne. » Perte de connaissance. Les médecins négligent de vérifier son état : « Ces sacrés carabins qui venaient de me voir foulé aux pieds par les chevaux de deux régiments se dispensèrent sans doute de me tâter le pouls et dirent que j'étais mort. » Il ne peut préciser la durée de son inconscience. « Les blessures que j'ai reçues auront probablement produit un tétanos ou m'auront mis dans une crise analogue à une maladie nommée, je crois, catalepsie. »

Enterré dans la fosse commune, préservé de l'étouffement par l'entrecroisement de deux cadavres formant arcade au-dessus de son corps, il revient à lui et manque d'as-

phyxier « dans cet air méphitique ». Après des efforts prodigieux, il réussit à s'évader de ce charnier et de la neige qui l'avait recouvert. Il est alors recueilli par des paysans chez lesquels il reste « six mois entre la vie et la mort, ne parlant pas ou déraisonnant ». « C'est une rechute de catalepsie », explique-t-il.

Il est peu probable que le colonel ait eu le crâne fendu, sans quoi il serait mort sur le coup ou dans la suite. Peut-être y eut-il simple fêlure ou enfoncement de la table externe ? La raideur, les contractures, qui firent prendre le colonel pour un cadavre et dont il fait du tétanos et de la catalepsie, font penser qu'à la commotion s'ajoute ou une contusion ou une compression cérébrale. La compression cérébrale se traduit par une hémiplégie, immédiate dans le cas d'esquille, ou survenant dans les heures qui suivent dans le cas d'hémorragie, et l'on ne s'expliquerait pas que le colonel ait pu sortir de sa tombe. Nous retiendrons donc le diagnostic de contusion cérébrale, laquelle ne se révèle souvent par aucun symptôme, et c'est seulement l'apparition, vers le quatrième ou cinquième jour, des signes de méningo-encéphalite qui vient déceler son existence. Ce que le colonel appelle « rechute de catalepsie », c'est la méningo-encéphalite post-traumatique : il en réchappe, mais en garde sans doute quelques séquelles telles que troubles de la parole, amnésie, confusion mentale, etc. Aussi faut-il être médecin pour pressentir à travers les explications du vieux soldat tout ce qu'il a dû souffrir et la vie bizarre qu'il a dû mener.

Il fait un séjour à l'Hôpital d'Heilsberg, où il est soigné par un chirurgien allemand. Il traîne alors une vie de misères physiques et morales : personne ne veut reconnaître dans ce vieux débris le colonel Chabert. A Stuttgart, on le prend pour un fou et on l'enferme à l'asile d'aliénés (1).

(1) Dans l'épopée napoléonienne, les cas de ce genre ne sont pas rares. L'auto-observation de Sylvain Dubois dans le *Traité des plaies de tête* (p. 161), par Gama, professeur au Val-de-Grâce, ne le cède en rien en pittoresque à l'histoire du colonel Chabert.

Après bien des avatars, il finit par arriver à Paris : là, sa femme, remariée, refuse de le reconnaître, puis essaye de se jouer de lui. « Ses souffrances physiques et morales lui avaient vicié le corps dans quelques-uns des organes les plus importants. Il touchait à l'une de ces maladies pour lesquelles la médecine n'a pas de nom, dont le siège est en somme mobile comme l'appareil nerveux, qui paraît le plus attaqué parmi ceux de notre machine. »

On fait bien des reproches à la médecine : si elle ne peut pas tout guérir, il est rare que sa terminologie ne soit pas assez riche pour lui permettre de mettre au moins une étiquette sur une maladie; et la prédilection de Balzac pour ces maladies « inconnues, rarissimes, qui n'ont pas de nom », semble bien un procédé élégant qui masque quelque ignorance; mais on ne peut demander à un romancier la science d'un spécialiste.

Aussi, devant la pénurie de détails précis sur la maladie du colonel Chabert, nous contenterons-nous du terme vague de troubles mentaux consécutifs à un traumatisme crânien. D'ailleurs, le colonel finit en 1840 par échouer à l'asile de Bicêtre « où il était retombé en enfance ».

C'est aussi à la suite d'un traumatisme crânien que la jeune Pierrette contracte le mal qui doit l'emporter. Orpheline, atteinte de chlorose, en butte aux vexations de sa tante, Pierrette, après une discussion avec elle, a donné violemment de la tête contre le champ d'une porte. Le choc a porté à hauteur de l'oreille, « à l'endroit où les jeunes filles séparent de leurs cheveux cette portion qu'elles mettent en papillottes ».

« Le lendemain, il s'y trouva de fortes ecchymoses » et la jeune fille se plaint de souffrir de la tête. « Le coup a entraîné la formation d'un dépôt dans la tête », et la céphalée devient de plus en plus violente et bientôt continuelle.

Les médecins de Provins font appeler le Docteur Bianchon en consultation : ici encore le diagnostic ne nous est pas donné, « car si les termes de la médecine de Molière étaient

barbares, ceux de la médecine moderne sont si clairs que l'explication de la maladie de Pierrette, quoique naturelle et malheureusement commune, effrayerait les oreilles ! »

Il nous appartient, à nous médecins, de ne pas nous effrayer et d'essayer de soulever le voile sous lequel, par goût du mystère... ou par ignorance, Balzac tente d'ensevelir la mort de la malheureuse Pierrette. « Elle souffrait atrocement de la tête et avait régulièrement la fièvre. » Le Docteur Bianchon, consulté, fait appeler le grand chirurgien Desplein (4), qui décide d'intervenir. « Faite par le plus grand chirurgien des temps anciens et modernes », l'opération cependant ne laisse pas beaucoup d'espoir.

« Vous ne la sauverez que par un miracle. Comme vous l'a dit Bianchon, la carie des os est commencée; à cet âge les os sont encore si tendres. »

Le mot de carie peut faire penser à la tuberculose des os du crâne : la constitution de Pierrette, maigre et chlorotique, vivant dans de mauvaises conditions, en ferait une proie facile pour ce fléau; le traumatisme n'aurait eu qu'un rôle localisateur. Mais la carie des os était à cette époque une affection imprécise : on en faisait une ostéite ulcéreuse évoluant sur un terrain diathésique (Ollier) et on lui reconnaissait comme cause la scrofule et la syphilis. Il faudra attendre la découverte du bacille de Koch pour en identifier la nature tuberculeuse.

Est-ce l'ostéomyélite qui entraîne cette suppuration qui va s'éterniser ? Elle est rare aux os du crâne, et son début brusque, avec fièvre et frissons, s'oppose à la marche progressive de la maladie de Pierrette. Il est probable que Pierrette a fait un hématome intracrânien comme le fait croire la période d'intervalle libre du début et l'accroissement progressif de la céphalée : hématome qui s'est infecté et a donné un abcès (abcès de Pott des Allemands, complication

(4) On s'accorde pour reconnaître dans Desplein le grand chirurgien de l'époque de Dupuytren.

fréquente des hématomes extraduraux), ou plutôt mastoïdite suppurée, étant donné le point d'application du traumatisme.

L'opération faite par Desplein ne peut être que celle du trépan, qui suscitait de vives controverses du temps de Balzac et dont Dupuytren était l'un des champions. Mais il semble que l'intervention ait été trop tardive et que la méningo-encéphalite ait déjà diffusé ce qui justifie le pronostic de Desplein.

Et les douleurs persistent, épouvantables, si bien que le médecin traitant, Martener, fit plusieurs voyages à Paris, consultant Bianchon et Desplein, « allant même jusqu'à proposer une opération dans le genre de celle de la lithotritie, et qui, consistait à introduire dans la tête un instrument creux à l'aide duquel on essaierait l'application d'un remède héroïque pour arrêter les progrès de la carie ».

« Dans la carie profonde, lisons-nous dans les ouvrages médicaux de 1840, on peut recourir avantageusement à la cautérisation : c'est aux caustiques, tel le chlorure de zinc, produisant une eschare sèche et bien limitée que l'on donne la préférence. » Peut-être est-ce là « ce remède héroïque » dont parle Balzac. L'audacieux Desplein n'osa pas tenter ce coup de main chirurgical, et Pierrette mourut avec toute sa connaissance.

Il est en pathologie externe un mal qui répand la terreur, dont le nom seul fait trembler encore aujourd'hui, bien que la chirurgie moderne ait réussi à le pallier, un mal dont la cause nous échappe toujours : nous avons nommé le cancer. Un tel sujet ne pouvait manquer dans la pathologie balzacienne. Dans *le Lys de la Vallée*, Mme de Mortsau nous offre une belle observation de cancer du pylore. Comme souvent, l'affection a débuté par quelques prodromes auxquels la malade n'avait pas fait attention, mais qui n'échappaient pas à l'œil vigilant de son ami le vicomte de Vaudénesse : « Le brillant de ses yeux secs et la teinte jaune paille de son front m'avaient frappé. Ses tempes étaient bleuâtres et con-

caves, ses yeux enfoncés sous leurs arcades attendries et le tour avait bruni. »

Il s'inquiète : « Ressentez-vous quelques douleurs ? — Oui, parfois, à l'estomac. Si j'étais à Paris, j'aurais les honneurs d'une gastrite, la maladie à la mode. » « Ma mère souffre beaucoup et souvent », dit sa fille. Elle-même avoue dans sa lettre posthume à son ami : « Ce coup terrible (la nouvelle de sa trahison) a déterminé des crises sur lesquelles j'ai gardé le silence. » Silence fatal, pendant lequel le mal fait des progrès, si bien que lorsque l'on se décide à appeler le Docteur Origet, il est trop tard. « Elle meurt, dit-il, d'une affreuse mort, elle meurt d'inanition. Quand elle me fit appeler, au mois de juin, aucune puissance médicale ne pouvait plus combattre la maladie, elle avait tous les affreux symptômes que M. de Mortsauf vous aura sans doute décrits puisqu'il s'en croyait atteint. C'est l'incurable résultat d'un chagrin, comme une blessure mortelle est le résultat d'un coup de poignard. Cette affection est produite par l'inertie d'un organe dont le jeu est aussi nécessaire que celui du cœur. Le chagrin a fait l'office d'un poignard. Ne vous y trompez pas, Mme de Mortsauf meurt de quelque peine inconnue. » Le Docteur Origet, comme presque tous les docteurs de Balzac, est un animiste et trouve tout naturel d'attribuer une origine morale au cancer de l'estomac : il est vrai qu'aujourd'hui nous ne sommes guère plus avancés sur l'étiologie de ce fléau. « Il n'existe aucun remède, et les souffrances sont horribles. Riche, jeune, belle, et mourir maigre et vieillie par la faim, car elle mourra de faim ! Depuis quarante jours, l'estomac étant comme fermé rejette tout aliment sous quelque forme qu'on le lui présente. » C'est le syndrome de l'obstruction pylorique, et, dès lors, l'anémie et la cachexie font des progrès effrayants. « Sa figure amaigrie avait la pâleur verdâtre des fleurs de magnolia, ses yeux caves brillaient d'un éclat inusité. Ses tempes creusées, ses joues rentrées, montraient les formes intérieures du visage, et le sourire que formaient ses lèvres blanches ressemblait

vaguement au ricanement de la mort. Sa robe croisée sur son sein attestait la maigreur de son beau corsage. »

C'est alors qu'éclate cette crise poignante qui nous révèle les luttes intérieures de la pauvre femme et en fait une héroïne si humaine : elle ne sait plus si elle a bien fait de résister à son amour, elle se révolte, crie ses regrets de n'en avoir pas goûté tous les plaisirs; « elle veut vivre à tout prix, connaître les réalités, elle qui n'a connu que les mensonges ». Cette crise détermine une syncope, et le Docteur Deslandes, voyant venir la fin, pour lui éviter cette épouvantable agonie, « l'enveloppe d'opium ».

Une autre héroïne, de caractère moins angélique que Mme de Mortsau, a une fin à peu près semblable. C'est la belle Flore Brazier, connue sous le nom de « la Rabouilleuse » et devenue comtesse de Brambourg. Elle meurt « d'une maladie à faire trembler les médecins, contractée au cours de la vie de débauches auxquelles, poussée par son mari, elle s'est adonnée. Rapidement, le mal évolue et, d'une femme réputée pour sa beauté de blonde bien en chair, fait « une femme verte comme une noyée de deux jours et maigre comme l'est une étique deux heures avant sa mort. Le tour des yeux caves était rouge et les paupières étaient comme des pellicules d'œuf. Quant à ce corps jadis si ravissant, il n'en restait plus qu'une ignoble ostéologie ». Bianchon l'examine. « Je cours chez Despleins, dit-il. Il peut sauver cette femme par une opération. Ah ! il va bien la faire soigner, car l'abus des liqueurs a développé chez elle une magnifique maladie que l'on croyait perdue. » « Trois semaines après, la *Gazette des Hôpitaux* contenait le récit d'une des plus audacieuses tentatives de la chirurgie moderne sur une malade désignée par les initiales F. B... Le sujet succomba bien plus à cause de l'état de faiblesse où l'avait mis la misère que par les suites de l'opération. »

Les deux signes capitaux qui nous guident sont l'ictère très foncé puisqu'il a pris une teinte verdâtre et une cachexie très marquée et très rapide. On pense tout de suite aux ictères

d'origine néoplasiques, surtout au cancer de la tête du pancréas, dans lequel l'ictère fonce très rapidement et la maigreur arrive vite à la cachexie par suite de la suppression du suc pancréatique et de la bile dont l'action s'ajoute à celle de la néoplasie. Dans le cancer des voies biliaires, l'ictère est progressif, mais la cachexie est ordinairement moins rapide, de même un cancer d'estomac propagé au foie ne donne pas cet ictère foncé et cet amaigrissement foudroyant : il n'y a d'ailleurs aucune histoire gastrique dans les antécédents. L'origine éthylique peut faire penser à la cirrhose que venait de décrire Laënnec, mais l'ictère fait rejeter cette suggestion. L'opération tentée par Desplein vient d'ailleurs à l'appui de l'hypothèse néoplasique.

Une autre affection, plus intéressante au point de vue chirurgical et qui donne aussi de l'ictère, est la lithiasie biliaire : la maladie du « cousin Pons », dont la description offre à Balzac l'occasion de développer, une fois de plus, ses conceptions vitalistes et l'influence de l'état moral sur l'origine et la marche des maladies, est une belle observation de lithiasie biliaire infectée.

Au point de vue physique, Pons était « d'une maigreur provenue plutôt de la constitution que d'un régime pythagoricien, car le bonhomme, doué d'une bouche sensuelle à lèvres lippues, montrait en souriant des dents blanches dignes d'un requin ». Fin gourmet, il n'a qu'un seul plaisir : se faire inviter chez ses nombreux amis pour y faire bonne chère. Aussi quand sa famille vient à le délaisser, quoiqu'il essaye de cacher la mélancolie profonde qui le dévore, le vieux musicien « paraît évidemment attaqué par une de ces maladies inexplicables dont le siège est dans le moral ». Puis, c'est la brouille complète avec sa famille. Alors, le vieux garçon « tombe d'une maladie dans une autre. D'un tempérament sanguin bilieux, la bile passa dans le sang, il fut pris d'une violente hépatite ». Le Docteur Poulain fait sans doute le diagnostic de colique hépatique par calcul du cholédoque, car, en l'examinant, il constate que, pendant toute la nuit,

il s'était gratté; « la peau est devenue tout à fait insensible. L'état des yeux cerclés de jaune s'accordait avec ce symptôme. « Il a la jaunisse, dit le médecin, ça ne sera rien. » Mais il a jugé le bonhomme perdu « par un de ces regards hippocratiques ou la sentence de mort, quoique cachée sous une commisération de costume, est toujours évincée par des yeux intéressés ». Ces yeux intéressés sont ceux de sa féroce garde-malade, Mme Cibot, qui, sous couleur de le bien soigner, ne fait qu'irriter le pauvre Pons. Aussi la maladie arrive-t-elle « jusqu'à l'induration du foie ». « Il s'y forme peut-être en ce moment des calculs, et il faudra, pour les extraire, recourir à une opération qu'il ne supportera pas », dit le Docteur Poulain. L'infection inévitable se produit : ce sont les poussées de fièvre bilio-septique, qu'on explique aujourd'hui par des décharges microbiennes dans le sang. Les coliques hépatiques, la dyspepsie douloureuse, créent l'irritabilité spéciale aux lithiasiques. « Les malades dont le foie est plus ou moins attaqué sont disposés à l'impatience, à la colère, et ces colères les soulagent momentanément, de même que dans l'accès de fièvre on sent se déployer en soi des forces excessives. L'accès passé, l'affaissement, le collapsus, comme disent les médecins, arrive, et les pertes qu'a faites l'organisme s'apprécient alors dans toute leur gravité. Ainsi, dans les maladies de foie, et surtout dans celles dont la cause vient de grands chagrins éprouvés, le patient arrive, après ses emportements, à des affaiblissements d'autant plus qu'il est soumis à une diète sévère. C'est une sorte de fièvre qui agite le mécanisme humoristique de l'homme, car cette fièvre n'est ni dans le sang ni dans le cerveau. Cette agacerie de tout l'être produit une mélancolie où le malade se prend lui-même en haine. »

Un jour, soupçonnant Mme Cibot de le voler, le pauvre Pons se lève, va voir sa collection de tableaux : il lui en manque huit. Il s'évanouit et reste là pendant deux heures. Son fidèle ami Schmucke a mille peines à le ranimer : il lui fait boire de l'eau de mélisse, lui applique des serviettes chaudes aux extrémités et sur l'estomac, et (ce qui, au dire de Balzac,

fit le plus d'effet) « il prit ce front pâle et moite entre ses mains et y appela la vie avec une puissance de volonté digne d'Appollonius de Thyane ». « Un malade, dit-il, entouré d'affection, soigné par des gens intéressés à sa vie, à chances égales, est sauvé là où succombe un sujet gardé par des mercenaires. Les médecins ne veulent pas voir en cela les effets d'un magnétisme involontaire : ils attribuent ces résultats à des soins intelligents, à l'exacte observation de leurs ordonnances, mais beaucoup de mères connaissent les vertus de ces ardentes projections d'un constant désir. »

Cependant, l'état du malade empire. « Le pauvre Pons, dit le Docteur Poulain, pourrait encore se tirer d'affaire; il s'agirait de le décider à subir l'opération de l'extraction des calculs qui se sont formés dans la vésicule : on les sent au toucher. Ils déterminent une inflammation qui causera la mort. » Mais Pons refuse l'intervention, et il agonise bientôt auprès de son bon Schmucke, qui, prostré et lui tenant la main, ne s'aperçoit pas qu'il a rendu le dernier soupir.

Les calculs vésiculaires entraînent parfois une rétraction de la vésicule et une induration de ses parois par le dépôt de couches calcaires : elle forme alors une « tumeur calculeuse » qui peut être sentie aux doigts. Les accidents fébriles irréguliers, l'aggravation de l'état général, les phénomènes locaux douloureux, indiquent l'angiocholite et la périangiocholite, et tracent le tableau de l'ictère grave, qui cause la mort du cousin Pons.

MALADIES GENERALES

Dans ce chapitre, nous rangeons les maladies qui, dans leur forme ordinaire, ont soit une allure fébrile, soit une évolution rapide. Mais il se peut que les maladies ci-dessous décrites aient une évolution plus longue, une allure moins fébrile que des affections dites chroniques traitées au chapitre suivant. N'en accusons que les formes exceptionnelles de ces maladies, formes pour lesquelles Balzac avait une prédilection. Les unes sont bénignes et passagères : tel le coryza du juge Popinot dans *l'Interdiction*, « maladie sans danger, connue sous le nom impropre et ridicule de rhume de cerveau » ; les autres sont graves et durables : telle la maladie qui surprend M. de Mortsauf et vient aggraver son hypocondrie. Après être resté quelque temps en sueur sous un noyer, il est pris d'un malaise, se met au lit, et le médecin fait poser des sangsues, puis envoie chercher un chirurgien pour pratiquer la saignée. « Dix minutes plus tard, le comte eût succombé : la saignée le sauva. » Le médecin pronostiquait la fièvre inflammatoire la plus pernicieuse, une de ces maladies comme en font les gens qui se sont bien portés pendant vingt ans. Pendant cinquante-deux jours, le comte fut entre la vie et la mort ! Enfin, il se rétablit et retrouva son humeur acariâtre. Le Docteur Dorveaux remarque : « La maladie de M. de Mortsauf, contractée sous le noyer alors qu'il est en sueur, est une pneumonie (on lui met des sangsues et on le saigne), mais une pneumonie ne dure pas cinquante-deux jours. Dans la pneumonie, si la défervescence ne se produit pas le sixième ou le septième jour, le malade est perdu. C'est une fièvre typhoïde qui dure cinquante-deux jours, mais une fièvre typhoïde ne débute pas brusquement. »

Il est évidemment difficile de faire un diagnostic sur des symptômes aussi restreints : une fièvre inflammatoire des

plus pernicieuses qui débute brusquement et dure cinquante-deux jours : la fièvre typhoïde ne débute pas, dans sa forme ordinaire, brusquement, mais ce peut être une forme à début brusque, ou bien une paratyphoïde, qui se distingue justement de la typhoïde par son début brutal avec vomissements et frissons : la paratyphoïde B est la plus fréquente, elle est bénigne, mais la paratyphoïde A est plus grave, rechute et se prolonge parfois.

Le fait qu'on saigne le comte de Mortsauf n'est pas pour nous surprendre. On sait que Broussais et son élève Bouillaud traitaient la dothiéntérie par des saignées « coup sur coup ».

La pathologie infantile est représentée, dans *Mémoires de deux jeunes mariées*, par la maladie du petit Armand, âgé de 13 mois, fils de Mme de l'Estorade. L'œil d'une mère, pour observer son enfant, vaut celui d'un médecin : pas un signe ne lui échappe, la seule supériorité de ce dernier est l'interprétation des symptômes : car ce qui frappe le plus l'esprit de la mère sont souvent des signes secondaires. Cette observation faite par une mère est un modèle du genre et pose le problème du diagnostic des convulsions de l'enfance :

« La veille, dit-elle, Armand, d'habitude si doux, si caressant, était grimaud, criait à propos de tout; il voulait jouer, et brisait ses joujoux. Peut-être toutes les maladies s'annoncent-t-elles, chez les enfants, par des changements d'humeur. » Puis elle observe « des rougeurs et des pâleurs », qu'elle attribue à la poussée de « quatre grosses dents qui percent à la fois ». Pendant la nuit, un peu de fièvre se déclare. Au matin, il eut soif : « il but d'une manière effrayante, par trois ou quatre gorgées convulsives, et l'eau fit un bruit singulier dans son gosier ». Il semble qu'il y ait eu altération de la voix, car il répétait seulement « Maman ! » de sa voix qui n'était plus sa voix, qui n'était « plus une voix ». Puis les convulsions apparaissent : « J'aperçus ses yeux, tirés par une force intérieure, devenir blancs et les jolis vaisseaux de son front se sont injectés. Raide comme

un morceau de bois, noir, crispé, rabougri, muet, mon petit Armand était une momie. De dix minutes en dix minutes, comme dans mes douleurs d'accouchement, la convulsion revenait et le pauvre petit se tordait, tantôt pâle, tantôt violet. En se rencontrant, ses membres si flexibles rendaient un son comme si c'eût été du bois. »

Les médecins appelés ne sont pas d'accord : « Ils restaient là, plantés sur leurs jambes comme deux oiseaux de mauvais augure : l'un parlait de fièvre cérébrale, l'autre voyait des convulsions comme en ont tous les enfants. Le médecin de notre canton me paraissait le plus sage parce qu'il ne prescrivait rien. » On se résout à une thérapeutique d'attente : sangsues au cou, glace sur la tête. Et la mère n'a pas grande confiance : « Les mères, dit-elle, en savent plus long sur les convulsions que les médecins. » Après quatre jours d'alternatives et de crainte, les médecins furent tous d'avis d'appliquer une affreuse pommade « pour faire des plaies » (1). La mère refuse d'abord, puis à un moment où l'enfant est plus mal, « ce remède qu'elle abandonnait lui parut être le salut » ; mais la peau de l'enfant était « si sèche, si rude, si aride, que l'onguent ne prit pas ». Alors la mère envoie tout remède au diable et serre son enfant dans ces bras en priant Dieu. Et, à l'instant, la guérison survint.

Il ne nous appartient pas d'apprécier cette guérison miraculeuse, mais le diagnostic est facile à faire : la mère n'a pas remarqué la pâleur et la perte de connaissance, mais elle a bien vu la raideur généralisée et les convulsions de la face, des yeux et des membres ; il semble même avoir eu laryngospasme avec menace d'asphyxie, puisque l'enfant était « noir et violet ». La crise semble avoir été particulièrement violente, puisque les convulsions revenaient « toutes les dix minutes », et l'on comprend l'hésitation des médecins

(1) Sans doute, quelque topique comme l'emplâtre vésicatoire ou la mouche de Milan.

devant un tableau si dramatique qui peut cacher le début d'une maladie infectieuse (angine, pneumonie ou broncho-pneumonie, fièvre éruptive, paralysie infantile, infection digestive, ou méningo-encéphalitique, etc. L'évolution, seule, donne la clé du diagnostic probable, qui d'ailleurs, avait été signalé par la mère « poussées de « méningisme » à l'occasion de la dentition, qui sont un peu impressionnantes chez un enfant d'hérédité un peu névropathique.

Laissons là ces affections banales et communes et faisons une incursion dans le domaine de la pathologie exotique. Là une maladie rarissime nous pose un problème difficile à résoudre : celle de Mme Crevel dans la *Cousine Bette* : « J'observe en ce moment, dit le Docteur Bianchon, une maladie perdue, une maladie mortelle d'ailleurs et contre laquelle nous sommes sans armes dans les climats tempérés, car elle est guérissable aux Indes, une maladie qui régnait au moyen âge. Elle est propre aux nègres et aux peuplades américaines, dont le système cutané diffère de celui des races blanches. Or, je ne puis établir aucune communication entre les noirs, les cuivrés, les métis et M. et Mme Crevel. La pauvre créature, qui, dit-on, était bien jolie, est aujourd'hui d'une ignoble laideur : ses dents et ses cheveux tombent, elle a l'aspect des lépreux et se fait horreur à elle-même. Ses mains, épouvantables à voir, sont enflées et couvertes de pustules verdâtres; les ongles, déchaussés, restent dans les plaies qu'elle gratte. Enfin, toutes ses extrémités se détruisent dans la sanie qui les ronge. L'infection est si grande que, malgré les fenêtres ouvertes et les plus puissants parfums, personne ne pouvait rester longtemps dans la chambre de Valérie. »

La cause ? Bianchon la voit « dans une altération rapide du sang, qui se décompose avec une effrayante rapidité. J'espère attaquer le sang. Je l'ai fait analyser ». On espérait beaucoup, à cette époque, de l'analyse chimique du sang, mise à la mode par Bordeu; mais elle n'arrive pas à trancher le diagnostic : « Deux graves opinions partageaient les

princes de la science : l'un tenait pour un empoisonnement et parlait de vengeance particulière en niant que l'on eût retrouvé la maladie décrite au moyen âge. Trois autres voulaient voir une décomposition de la lymphe et des humeurs. Le second parti, celui de Bianchon, soutenait que cette maladie était causée par une viciation du sang que corrompait un principe morbifique inconnu. » Et de discuter : « Ce sera toujours une magnifique autopsie, disait un des opposants, et nous aurons deux sujets pour pouvoir établir des comparaisons. »

Quelle est donc cette terrible maladie qui met tous les médecins *a quia*. Nous savons nous, lecteurs, quelle en est l'origine. Elle a été donnée volontairement à la belle Valérie par son amant, le Brésilien Montès, lequel, apprenant la bassesse de celle qu'il croyait pure et fidèle, a machiné cette horrible vengeance : « L'un de mes nègres porte avec lui le plus sûr de tous les poisons animaux, une terrible maladie qui vaut mieux qu'un poison végétal et qui ne se guérit qu'au Brésil. Je la donnerai à Cydalise, qui me la donnera. » Et il en gratifie Valérie, qui elle-même contamine son mari. Nous avons donc affaire à une maladie contagieuse, transmissible par simple contact, puisque Bianchon donne d'ailleurs comme règle de prophylaxie : « Si vous allez dans la chambre, restez à un pied du lit des malades. Voilà toute la précaution ! »

La première idée qui vient à l'esprit devant un tel tableau c'est la lèpre : elle a fait trembler tout le moyen âge ; encore aujourd'hui, cette crainte est à peine atténuée, et, malgré le chaulmoogra et ses dérivés, on n'ose prononcer le mot de guérison. La contamination, dont la facilité est une notion répandue dans le public et d'ailleurs exagérée, se fait, le plus souvent, par voie génitale. A la période d'état, dans la forme dite tuberculeuse, lorsque les taches siègent sur le visage, elles entraînent la chute des poils, notamment des sourcils, mais respectent, en général, les cheveux. Les lépromes se localisent surtout aux avant-bras, les doigts sont

déformés, boudinés, les ongles tombent. Si la face est envahie, elle apparaît bosselée, ridée : c'est le facies léonin des classiques. Ces tubercules peuvent se ramollir, suppurcr, donner des ulcérations, qui envahissent les plans profonds et déterminent de la nécrose. Et ceci bien avant l'apparition des accidents nerveux, qui, amenant des atrophies et des mutilations des extrémités, font du lépreux un véritable objet d'horreur. Cette description cadre assez bien avec la maladie de Mme Crevel, mais la lèpre n'est pas spéciale aux seuls nègres d'Amérique, et, même en supposant une forme très maligne, elle n'a pas cette évolution rapide et fatale : au contraire, elle évolue par poussées et met des années à créer de telles lésions. Enfin, l'aréopage de médecins qui observent la maladie connaissaient bien la lèpre (les travaux de Danielsen et de Bœck sont de 1848) : la ressemblance avec la lèpre ne leur a pas échappé : « Elle a l'aspect des lépreux », dit Bianchon. Donc ce n'est pas la lèpre.

On peut penser à toutes les maladies cutanées d'origine spécialement américaine : telle la leishmaniose brésilienne, qui sévit chez les ouvriers forestiers. Dans sa forme grave, elle peut donner plusieurs pustules à la face, au membre supérieur et, surtout, au membre inférieur. Ces pustules se transforment en ulcères : Si la lésion du visage gagne les muqueuses, elle amène une destruction des organes de la cavité bucco-pharyngée, de laquelle s'exhale une odeur caractéristique désagréable. L'état général empire, le malade se cachectise. Cependant, en général, il traîne longtemps ainsi, et il faut une affection intercurrente pour amener la mort. De plus, la contagion ne s'explique plus : en effet, celle-ci se fait par l'intermédiaire de moustiques du genre *Phlébotome*.

Est-ce le verruga du Pérou, qui existe aussi au Brésil, et donne sur les membres une éruption nodulaire, lesquels nodules peuvent s'ulcérer. Elle est, en général, bénigne, mais elle s'accompagne souvent de la fièvre de Oroya, affection grave : à l'époque de Bianchon, on ne les séparait pas

encore nettement, puisque ce n'est qu'en 1885 que l'héroïque Carrion, s'inoculant le verruga et mourant d'une fièvre de Oroya typique, crut en démontrer l'identité. La fièvre de Oroya, dont la mortalité atteint de 50 à 90 p. 100, est due à un parasite du sang du genre *Bartonella*. Elle entraîne une anémie considérable : ce qui donnerait raison à l'opinion de Bianchon, que c'est une maladie du sang, mais on se heurte à la même objection : les moustiques sont nécessaires à sa propagation. On ne peut davantage envisager la maladie de Posadas, existant au Brésil, et caractérisée par une dermatite papillomateuse; la maladie se généralise peu à peu, prend une allure cancéreuse et amène la mort par cachexie, mais elle a une évolution très lente et est due à un blastomycète : *Mycoderma immite*, qui nécessite une inoculation pour se transmettre.

Et le problème reste entier ! Voyons : une affection d'origine vénérienne, très contagieuse, produisant des lésions cutanées, mais, s'écrie-t-on, c'est la syphilis ! c'est un cas de ces véroles hypermalignes, brûlant les étapes et amenant des accidents tertiaires précoces, comme c'est souvent le cas pour les syphilis exotiques ! Malheureusement, les lésions de la maladie de Mme Crevel ne ressemblent pas à des gommes syphilitiques. Et puis la syphilis n'est (hélas !) pas une affection spéciale aux nègres d'Amérique. On savait d'ailleurs fort bien la traiter, et nous ne ferons pas l'injure de douter qu'un tel diagnostic ait pu échapper à Bianchon et à ses collègues.

Il existe une maladie qui, bien que d'origine surtout africaine, était fort répandue au Brésil en 1844, d'après Siccaud : c'est le pian.

A la période secondaire, des vésicules à aspect de furoncles se produisent sur tout le corps et peuvent, rarement il est vrai, atteindre le cuir chevelu et entraîner la chute des cheveux. Les ongles se « déchaussent », par suite d'un perionyxis rebelle, et le prurit, en créant des lésions de grattage, favorise l'auto-inoculation. Les accidents tertiaires suivent

immédiatement : arthrites sèches en imposant pour des rhumatismes, ostéites et périostites simulant aux doigts le « spina-ventosa », et au pied le mycétome avec ses ulcérations, et surtout gommès, qui, se formant dans le tissu osseux ou dans les parties molles, donnent, en se ramollissant, des ulcères remplis de pus et accompagnés de prurit; à la face elles produisent ces mutilations du visage qu'on a identifiées aujourd'hui au « gangosa ». La contagion est facile et souvent d'origine vénérienne. C'est donc la maladie qui, par son origine, par ses lésions, par son évolution, se rapproche le plus de celle de Mme Crevel ⁽¹⁾. Ordinairement bénigne, son évolution fatale peut s'expliquer par une virulence spéciale, des infections secondaires, comme le phagédénisme, ou des complications, comme des maladies intercurrentes.

Cette terrible maladie où Balzac voit l'effet « d'un poison animal » diffère cependant bien des empoisonnements dramatiques dont il fait souvent mourir ses personnages : tel celui d'Ester van Gobseck, dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, ou de Pauline, dans la *Marâtre*, dus à des doses massives d'arsenic.

Il en est un plus curieux où le poison est donné à petites doses et où Balzac explique son action par l'homéopathie, doctrine alors toute neuve et dont le snobisme de Balzac n'avait pas manqué de s'enrichir. C'est celui de Cibot dans le *Cousin Pons*. Le père Rémonencq, qui désire épouser la femme de Cibot, empoisonne celui-ci, déjà malade, en trempant, chaque fois qu'il vient lui rendre visite « une rondelle de cuivre fortement oxydée dans la tisane du pauvre tailleur. Cette légère addition de cuivre chargé de son oxyde, couramment appelé vert-de-gris, introduisit secrètement un principe délétère dans la tisane bienfaisante, mais en proportions homéopathiques, ce qui fit des ravages incalculables... » Voici les résultats de cette homéopathie crimi-

(1) C'est l'opinion du Docteur E. Trouessart (V. *Chronique médicale*, 1909, p. 506).

nelle : le troisième jour, les cheveux du pauvre Cibot tombèrent, les dents tremblèrent dans leurs alvéoles et l'économie de cette organisation fut troublée par cette imperceptible dose de poison.

Le Docteur Poulain se creusa la tête en apercevant l'effet de cette décoction, car il était assez savant pour reconnaître l'action d'un agent destructeur. Il emporta la tisane à l'insu de tout le monde et en opéra l'analyse lui-même; mais il n'y trouva rien, car Rémonencq, ce jour-là, n'avait pas mis sa rondelle. Le Docteur Poulain s'en tira vis-à-vis de lui-même et de la science en supposant que, par suite d'une vie sédentaire, dans une loge humide, le sang de ce tailleur accroupi sur une table devant cette fenêtre grillagée avait pu se décomposer, faute d'exercice et surtout à la perpétuelle aspiration des émanations d'un ruisseau fétide : « Il meurt de la maladie des portiers, dit-il à Mme Cibot, son étiolement général annonce une incurable viciation du sang. » L'idée du crime lui a bien effleuré l'esprit : « Il observe Mme Cibot et lui voit goûter la tisane du malade en la suçant », si bien que ses soupçons s'effacent : « Il crut à quelque hasard de maladie, à l'une de ces étonnantes exceptions qui rendent la médecine un si périlleux métier. »

Ici Balzac fait œuvre d'imagination pure. Toutes les combinaisons dans lesquelles le cuivre est oxydé passent, dans le public, pour des poisons corrosifs d'une grande activité. Cependant presque tous les végétaux en contiennent de petites proportions. Suivant Galippe, ces composés ne sont pas aussi vénéneux qu'on l'a prétendu, et, sauf peut-être le cas de suicide, l'empoisonnement aigu par les composés du cuivre ne doit pas être réalisable, tant en raison de la saveur de ces composés que de leurs propriétés émétiques énergiques qui suffisent à faire évacuer le toxique. En tout cas, à petites doses, la tolérance s'établit sans influence fâcheuse pour la santé. Et même l'homéopathie n'explique pas la mort de Cibot. La moindre infection, aidée des mau-

vaies conditions d'hygiène, a dû plutôt avoir raison de cette chétive constitution.

Balzac a d'ailleurs d'autres moyens que l'empoisonnement pour tuer brusquement ses personnages. Il faut reconnaître cependant qu'il ne manie pas toujours avec adresse l'apoplexie dans la description qu'il nous donne de la mort du père Goriot.

Bianchon, alors interne à l'Hôpital Cochin, examine le père Goriot, très affecté par la scène qu'il vient d'avoir avec ses filles venues lui réclamer de l'argent alors qu'il leur a déjà tout donné. « Quant il le vit prendre son pain et le sentir pour juger de la farine avec laquelle il était fait, l'étudiant, ayant observé dans ce mouvement une absence totale de ce que l'on pourrait appeler la conscience de l'acte, fit un geste sinistre. « A moins que je ne me trompe, dit-il, il » est flambé. »

Bianchon voit certainement dans le geste automatique du vieux vermicellier un dé ces prodromes de l'apoplexie, sur lesquels les anciens médecins ont tant insisté : congestion de la face, gesticulation automatique, gestes de se gratter la figure, de déboutonner ses vêtements... Ce qu'il faut admirer, c'est la perspicacité du jeune interne qui, sur ce seul geste, pose son diagnostic. « Il me semble être sous le poids d'une apoplexie séreuse imminente. Quoique le bas de la figure soit assez calme, les traits supérieurs du visage se tirent vers le front malgré lui. Puis les yeux sont dans l'état particulier qui dénotent l'invasion du sérum dans le cerveau. Ne dirait-on pas qu'ils sont pleins d'une poussière fine. »

Le terme « apoplexie séreuse » est très ancien et très vague : on désignait ainsi tous les états apoplectiformes dans lesquels on trouvait, après la mort, de la sérosité dans les ventricules et le tissu de la pie-mère. Hardy et Béhier l'appellent hydrocéphale aigu : c'est, disent-ils, l'hydropisie brusque des méninges intra ou extraventriculaires, et ils en donnent comme type... l'éclampsie puerpérale ! De même que « la congestion cérébrale » elle a disparu de la nomenclature moderne.

L'asymétrie de la face, remarquée par Bianchon, relève peut-être d'une paralysie faciale d'origine centrale : il y aurait intégrité du facial supérieur qui innerve l'orbiculaire, le frontal et le sourcilier : ce qui expliquerait que « les traits supérieurs du visage se tirent vers le front ». L'apoplexie s'installe progressivement, il n'y a pas d'ictus.

« Le remède ? demande Rastignac.

— Aucun ! Peut-être pourra-t-on retarder sa mort si l'on trouve moyen de déterminer une réaction vers les extrémités, vers les jambes, mais si demain soir les symptômes ne cessent pas, le pauvre bonhomme est flambé. » Le lendemain, le pronostic se vérifie : « La congestion séreuse a eu lieu. Il a les sinapismes : heureusement il les sent; ils agissent. » Puis, le troisième jour, les symptômes qui se déclarèrent furent, suivant Bianchon, d'un favorable augure, mais ils exigèrent des soins continuels dont les deux étudiants étaient seuls capables, et dans le récit desquels il est impossible de compromettre la pudibonde phraséologie de l'époque. Mais nous, médecins, nous pouvons dire que le père Goriot, cloué sur son grabat par l'hémiplégie, devait avoir recours à ses deux gardes-malades pour le moindre besoin naturel. « Les sangsues mises sur le corps appauvri du bonhomme furent accompagnées de cataplasmes, de bains de pieds, de manœuvres médicales, pour lesquelles il fallait d'ailleurs la force et le dévouement des deux jeunes gens. »

Ici prend place un des plus beaux morceaux de la littérature balzacienne : la crise de désespoir du père Goriot, dans laquelle il met à nu son cœur tout rempli de ses filles et où se mêlent les mots de tendresse et les imprécations. Malheureusement ce n'est que de la littérature; car, au point de vue médical, c'est une impossibilité : le père Goriot, paralysé, à demi comateux, est totalement incapable d'une aussi longue tirade. Le pauvre homme, en effet, perd conscience : c'est le coma. « Il va rester ainsi quelques heures, dit Bianchon, et mourra sans qu'on s'en aperçoive. Il ne râlera même pas : le cerveau doit être complètement envahi. »

Donc le père Goriot est mort d'apoplexie, mais par quel

mécanisme ? Eliminons le traumatisme dont il n'est pas question, la syphilis, dont il ne saurait être question chez un homme aussi chaste que notre vermicellier. L'hémorragie cérébrale ? Elle est rare chez les vieillards; il faudrait supposer l'existence d'une hypertension artérielle peu probable chez un homme menant une vie d'ascète, enfin son apparition brusque ne cadre pas avec le tableau des prodromes observés par Bianchon. L'embolie ? le père Goriot aurait des antécédents de rhumatisant ou de choréique, et serait atteint de rétrécissement mitral ou d'endocardite végétante. Il est plus simple de se ranger à l'hypothèse d'un ramollissement cérébral par artérite, qui est la cause la plus fréquente des hémiplegies après la cinquantaine et qui s'établit progressivement.

Nous réservons le diagnostic d'apoplexie par hémorragie cérébrale à la mort du Docteur Benassis, le héros du *Médecin de campagne*. Le Docteur, sujet à des attaques de goutte, était sans doute un hypertendu. L'observation est d'ailleurs narrée avec tant de précision qu'il serait vain d'y ajouter un mot.

« Le docteur revint de ses visites à 5 heures. Sa servante, Jacquotte, lui trouva la figure un peu rouge et violette. Comme il faisait froid, elle ne lui donna pas un bain de pieds qu'elle avait l'habitude de le forcer à prendre quand elle lui voyait le sang à la tête. Il mangea beaucoup et fut plus gai que de coutume. Après le dîner, vers les 7 heures, on vint le chercher pour un cas très pressé. « Il faut que » j'aille, dit-il. Cependant ma digestion n'est pas faite et je » n'aime pas monter à cheval en cet état : il y a de quoi » tuer un homme. » Néanmoins, il partit. Vers 10 heures, il revint : « Il fait un froid de loup, je suis mal à mon aise. » Il monte chez lui... Le voilà qui ôte sa cravate comme s'il étouffait. Il se jeta sur un fauteuil. Il se mit à lire une lettre de la femme qu'il avait aimée autrefois. Je le regardais pendant qu'il lisait, je le vis rougir et pleurer. Puis, tout à coup, il tomba la tête la première en avant. Je le relève et lui vois

le visage tout violet. « Je suis mort, dit-il en bégayant et en » faisant un effort affreux pour se dresser. Saignez, saignez- » moi. » J'appelle à l'aide : nous l'étendons sur son lit; il n'entendait plus. Depuis ce moment il a bien ouvert les yeux, mais il n'a plus rien vu. M. Bordier, le chirurgien, lui a brûlé la plante des pieds sans pouvoir obtenir signe de vie. C'était à la fois un accès de goutte et un épanchement au cerveau. »

MALADIES CHRONIQUES

Parmi les maladies chroniques, la tuberculose joue un rôle important dans la pathologie balzacienne. C'était, si l'on peut dire, une maladie très bien portée : pour être intéressante, l'héroïne romantique, pâle et blanche, les pommettes rosées par la fièvre, devait mourir d'amour et de la poitrine en pleine jeunesse. C'est un moyen de suicide élégant choisi par Mme Louise Gaston, des *Mémoires de deux jeunes mariées*. Persuadée que son mari la trompe, elle s'est rendue poitrinaire au plus haut degré en quelques jours. « Je me mettais en sueur, la nuit, dit-elle, et courais me placer au bord de l'étang dans la rosée. » Il est probable que le mal couvait depuis quelque temps et que ces sueurs avaient déjà une signification pathologique, car par ce procédé elle aurait plutôt gagné une bonne pneumonie. Bianchon, d'ailleurs, le confirme : « Elle avait des dispositions à la maladie, mais en quelques jours elle a rendu tout irréparable. » La malade, qui connaît son état, donne le change à son entourage en cachant ses douleurs et ses remèdes, « les boissons, les gommes et tout l'appareil médical ». Elle meurt doucement après avoir déliré quelques moments.

Le médecin de campagne, le Docteur Benassis, emmenant le capitaine Genestas dans ses visites, le fait assister, chez un petit phtisique, à un fait curieux qui, quoi qu'il en dise, est assez rare en phtisiologie. Au cours de leur tournée dans la campagne, Genestas et le Docteur entendent un chant d'une telle pureté et d'une telle perfection qu'ils s'arrêtent pour l'écouter. Ils s'avancent ensuite et voient « un garçon de 15 ans, faible comme une femme, blond, mais ayant peu de

cheveux, et coloré comme s'il eût mis du rouge. « Tu sais bien, lui dit le médecin, que je t'ai dit de te coucher avec le soleil, de ne pas t'exposer au froid du soir, de ne pas parler; comment t'avises-tu de chanter ? » Le médecin lui tâta le poulx. L'enfant avait des yeux bleus qu'une expression de fièvre rendait alors brillants. « Eh bien ! j'en étais sûr, tu es en sueur. Allons, rentre et couche-toi. » Quand Génestas eut éclairé la chaumière, il fut frappé de l'extrême maigreur de cet enfant qui n'avait plus que la peau et les os. Lorsque le petit garçon fut couché, Benassis lui frappa sur la poitrine en écoutant les bruits qu'y produisaient ses doigts; puis, après avoir étudié des sons de sinistres présages, il ramena la couverture sur le petit Jacques, se mit à quatre pas, se croisa les bras et l'examina. « Comment te trouves-tu, mon petit homme ? — Bien, Monsieur. »

» Benassis approcha du lit une table, chercha un verre et une fiole sur la cheminée et composa une boisson en mélangeant à de l'eau pure quelques gouttes d'une liqueur brune ⁽¹⁾ contenue dans la fiole et soigneusement mesurée à la lueur de la chandelle. « Il faudra veiller Jacques pendant la nuit, dit-il à la mère. S'il vous disait qu'il étouffe, vous lui feriez boire ce que j'ai mis dans un verre sur la table. Ayez soin de ne lui en laisser boire que quelques gorgées à la fois. Le verre doit vous suffire pour toute la nuit. Ne touchez pas à la fiole et commencez par changer votre enfant, *il est en sueur.* »

» Et comme, ému par le chant du petit garçon, Genestas questionnait le médecin. « Nos professeurs de l'Ecole de médecine nous ont souvent parlé du phénomène dont vous venez d'être témoin. Certaines maladies de ce genre produisent dans les organes de la voix, des changements qui donnent momentanément aux malades la faculté d'émettre des chants dont la perfection ne peut être égalée par aucun virtuose. »

(1) Cette liqueur brune est le laudanum de Sydenham très probablement (Note de Paul Dorveaux).

Ceci est pure fantaisie et même on se demande si Balzac n'interprète pas à faux « les changements que produit dans la voix » la tuberculose : le premier signe de l'atteinte laryngée, quelle soit primitive ou secondaire, consiste souvent en une inégalité dans le timbre, produisant ces discordances inattendues que Trousseau s'excuse d'appeler « kouacs » dans son *Traité de la phtisie laryngée*.

Il est à remarquer que c'est la première fois, et peut-être la seule dans toute son œuvre, que Balzac nous montre un médecin percutant et auscultant. Et pourtant le *Traité de l'auscultation médiate* de Laënnec remonte à 1819. Comment Balzac, si enthousiaste pour les nouveautés, n'a-t-il pas exalté cette méthode ? Peut-être faut-il y voir le reflet de l'incrédulité qui accueillit l'auscultation, et de tous les obstacles, les discussions, les tâtilloineries suscités par ses adversaires (surtout le tout-puissant Broussais), contre lesquels Laënnec dut s'élever avec vigueur pour pouvoir s'imposer. .

La recommandation de ne pas parler faite par Benassis à son petit malade prouve que Balzac connaissait la cure de silence dans la phtisie laryngée; dans *La femme de trente ans*, Lord Grenville, qui a étudié la médecine, s'est guéri lui-même « en restant deux ans sans parler, respirant rarement, demeurant couché dans une étable, buvant du lait d'une vache venue de Suisse et vivant de cresson ».

C'est aussi la même forme de tuberculose évolutive qui emporte Raphaël de Valentin dans *La peau de chagrin*. Il est vrai que le terrain a été préparé. En effet, il a vécu une jeunesse de privations, « vivant de pain et de lait comme un solitaire dans sa Thébaidé », comprimant des rêves de gloire et d'amour dans une chasteté forcée, autant par timidité que par pauvreté. Quand, enfin, il s'éprend d'une belle comtesse, il découvre qu'elle n'est que vanité, égoïsme et... frigidité. Il se jette alors dans la débauche. Au milieu d'une orgie, à la nouvelle d'un héritage qui lui apporte la fortune, objet de ses désirs, voyant son talisman, la peau de chagrin, qui représente la durée de sa vie, se rétrécir, il est pris d'an-

goisse et croit ressentir les premières atteintes de son mal. « Il croyait à la peau de chagrin, il se sentait déjà malade, il se demandait : « Ne suis-je pas pulmonique ? Ma mère » n'est-elle pas morte de la poitrine ? » Plus tard, sa femme s'inquiète des progrès de la maladie : « Lorsque tu dors, ta respiration n'est pas franche. Il y a dans ta poitrine quelque chose qui résonne et qui m'a fait peur. Tu as pendant ton sommeil une petite toux sèche, absolument semblable à celle de mon père qui meurt de phtisie. J'ai reconnu dans le bruit de tes poumons quelques-uns des effets bizarres de cette maladie. Puis tu avais la fièvre, j'en suis sûre, ta main était moite et brûlante. »

Il a souvent de « ces horribles accès de toux, de ces toux graves, sonores, qui semblent sortir d'un cercueil, qui font pâlir le front des malades et les laissent tremblants, tout en sueur, après avoir remué leurs nerfs, ébranlé leurs côtes, fatigué leur moelle épinière et imprimé je ne sais quelle lourdeur à leurs veines, et la tête de Raphaël devient livide et creuse comme un crâne arraché aux profondeurs d'un cimetière ».

Quatre grands médecins sont appelés : Brisset, le chef des organicistes, où l'on reconnaît Broussais; Caméristus, chef des vitalistes, qui est Récamier, et Maugrédie en qui Balzac a combiné Magendie, et Guérin, chefs d'un mouvement eclectique très en faveur parmi la jeune France; enfin Bianchon, tout jeune, en qui l'on est tenté de voir Bouillaud.

Brisset, qui a noté une irritation prodigieuse de l'estomac, la névrose du grand sympathique, la vive sensibilité de l'épigastre, le resserrement des hypocondres et la grosseur du foie, estime le traitement de l'appareil intestinal plus important que celui des poumons.

Caméristus, qui cherche la cause « dans les entrailles de l'âme plutôt que dans les entrailles du corps », croit à l'atteinte du principe vital et voit dans le malade un monomane de l'obsession.

Maugrédie concilie les opinions. On ordonne des sangsues,

un régime, et on envoie le malade aux eaux d'Aix ou du Mont-Dore.

Raphaël, sans s'abuser, suit leurs conseils et va promener sa toux et son obsession en Savoie et en Auvergne; il lit sa condamnation dans tous les yeux. Se sentant perdu, il rentre brusquement à Paris, et demande à Bianchon « une boisson opiacée » qui lui procure un peu de repos. A son réveil, il retrouve sa jeune femme, est pris d'un désir furieux, se jette sur elle et... meurt ». C'est la description classique de la phtisie galopante. La toux, la fièvre, l'amaigrissement et les troubles gastro-intestinaux expliquent mieux le pronostic fatal que le rétrécissement inexorable de la peau de chagrin; et la fureur érotique qui emporte Raphaël est un cas remarquable de cette exaltation sensuelle si fréquente chez les tuberculeux et bien connue des médecins de sanatoria.

C'est encore la tuberculose que craint le capitaine Gènes-tas, l'hôte du médecin de campagne, à qui il amène son fils dont la santé le préoccupe.

Le Docteur Benassis, en voyant Adrien, en étudia lentement la figure jaune et fatiguée.

« Dormez-vous bien, mon petit homme ?

— Oui, Monsieur.

— Montrez-moi vos genoux; retroussiez votre pantalon. »

Adrien dénoua ses jarrettières en rougissant et montra son genou, que le médecin palpa soigneusement.

« Bien, parlez, criez fort ! » Adrien cria.

« Assez, donnez-moi vos mains !

— Il n'est donc pas poitrinaire ? demanda Gènes-tas.

— Pas plus que vous ni que moi !

— Mais qu'a-t-il ?

— Bah ! reprit Benassis, il est dans un mauvais moment, voilà tout. Après un mois ou deux consacrés à lui refaire l'estomac par un régime de laitages, et quatre ou cinq mois de vie agreste, votre fils, vous ne le reconnaîtrez plus. »

Et on peut penser que le Docteur lui ordonnera aussi une cure d'huile de foie de morue, car s'il n'a pas prononcé le

mot de rachitisme, ce diagnostic ressort nettement de son examen du crâne et des membres du jeune Adrien.

Le capitaine Génestas s'est donc alarmé à tort : le rachitisme n'est pas de la tuberculose, mais c'est un état voisin qui rentre dans ce qu'on appelle aujourd'hui les états pré-tuberculeux. Il en est de même d'une autre affection, rare à l'heure actuelle, qui fait le lit de la tuberculose en affaiblissant le terrain : c'est la chlorose, maladie des jeunes filles cloîtrées dont Balzac nous donne une description complète dans *Pierrette* :

« La blancheur excessive de sa figure traduisait une de ces horribles maladies de jeune fille à laquelle la médecine a donné le nom gracieux de chlorose, et qui prive le corps de ses couleurs naturelles, qui trouble l'appétit et annonce de grands désordres dans l'organisme. Ce ton de cire existait dans toute la carnation. Les pieds de Pierrette paraissaient amollis, amoindris par la fatigue, et le froid lui rendait les lèvres d'un beau violet. Cependant elle commençait à souffrir, elle avait des appétits étranges et les cachait : elle aimait les salades crues et les dévorait en secret. L'innocente enfant ignorait complètement que sa situation constituait une maladie grave et voulait les plus grandes précautions. » Quand sa tante Sylvie l'interroge, Pierrette rougit, « mais sa rougeur, au lieu d'être générale, se divisait par plaques inégales aux pommettes, par taches ardentes d'un ton significatif. En voyant ces symptômes de maladie, une mère aurait compris que les humeurs et le sang, détournés de leur voie, se jetaient sur les poumons après avoir troublé les fonctions digestives ».

Hum ! que voilà une explication bien moliéresque des troubles cardio-vasculaires et digestifs que nous mettons aujourd'hui sur le compte de l'anémie. Il est vrai que nous ne sommes guère plus avancés, car la cause de cette anémie est toujours un mystère !

DIATHESES ET INSUFFISANCES GLANDULAIRES

Nombreuses autrefois, les diathèses formaient une troupe compacte que le progrès, à coup de découvertes et d'inventions, a, peu à peu, décimée. Syphilis, cancer, tuberculose, rachitisme, ont disparu de ce cadre. Seul survivant reste : l'arthritisme; celui-ci est difficile à abattre, car, nouveau Protée il revêt des formes multiples : lithiase, goutte, eczéma, diabète, obésité, migraine, qui, quelquefois chez le même individu, se montrent tour à tour, avec ce « balancement », bien remarqué des anciens.

Bien des personnages de Balzac ont un tempérament arthritique : le cousin Pons a de la lithiase, César Birotteau a la goutte, le Docteur Benassis lui-même n'en est pas exempt; il prend tous les soirs du thé qui, chose curieuse, a chez lui une action contraire à son effet habituel. « Cette boisson, dit-il, me procure une sorte d'ivresse nerveuse, un sommeil sans lequel je ne saurais vivre. » Effet d'accoutumance sans doute. « Ce thé doit vous faire bien du mal », demande Génestas. « Il me cause d'horribles accès de goutte, mais je ne saurais me défaire de cette habitude. »

Bien que Kaempfer dise à ce propos n'avoir jamais observé la pierre ni la goutte chez les buveurs de thé, il est reconnu à l'heure actuelle que le thé favorise la lithiase et est contre-indiqué chez les gouteux et les uricémiques.

Est-ce l'eczéma qui tourmente le notaire Fraisier dans *Le cousin Pons*? M. Fraisier, petit homme sec et maladif, à la figure rouge dont les bourgeons annonçaient un sang très vicié, se grattait incessamment le bras droit. Au moment d'une entrevue, qui doit décider de sa carrière, avec la femme

du président de la Cour, « il eut ce qu'aucun sudorifique n'avait pu produire encore sur cette peau réfractaire et bouchée par d'affreuses maladies; il se sentit une légère sueur dans le dos et au front « Si ma fortune ne se fait pas, se » dit-il, je suis sauvé, car le Docteur Poulain m'a promis la » santé le jour où la transpiration se rétablirait. »

La détermination des maladies de peau est une chose assez ardue même pour les spécialistes, et devant le peu de symptômes ici décrits on ne peut que suggérer des hypothèses. Le signe capital, cette sécheresse intense « qui résiste à tous les sudorifiques », fait penser à une affection curieuse qui rentre dans le groupe des kératoses : c'est l'ichthyose. Elle donne une peau sèche et squameuse. Les sécrétions, sébacée et sudoripare, sont très diminuées. Les exercices violents, la chaleur, peuvent réveiller la sudation, dit Darier, mais il ne mentionne pas l'émotion. Les ichthyosiques sont généralement maigres, mal développés, peu résistants. Le prurit ne fait pas partie du tableau de l'ichthyose, mais l'eczématisation, complication fréquente, peut le faire apparaître et expliquer le geste de Fraisier se grattant continuellement le bras droit.

Le même Fraisier est d'ailleurs atteint d'une autre affection tout aussi repoussante. Il dégage une odeur épouvantable; si bien que la mercière dont il a fait la fortune a refusé de l'épouser et que la concierge se demande comment la souillon qui lui sert de bonne peut y tenir. « Le cabinet du notaire sentait si bien son Fraisier qu'on devait croire que l'air y était pestilentiel ». Lorsque Mme Cibot vient lui exposer son affaire, Fraisier fut pris « d'une toux dite de cercueil et eut recours à un bol en faïence à demi plein de jus d'herbe qu'il vida ».

Le diagnostic s'impose : c'est l'ozène ou punaisie dont les sécrétions, s'accumulant dans les fosses nasales, répandent cette odeur fétide, âcre, *sui generis*, vraiment insupportable, et qui, tombant dans l'arrière-gorge et la trachée, provoquent des complications bronchiques et pulmonaires qui arrachent au malheureux notaire cette « toux de cercueil ».

Comme nous effleurons l'oto-rhino-laryngologie, citons la lésion nasale de l'usurier Cerizet des *Petits Bourgeois*. « Son masque pâle et flasque, démesurément ridé, semblait d'autant plus horrible qu'il avait le nez rongé, mais pas assez pour pouvoir le remplacer par un faux nez, car depuis la naissance au front jusqu'aux narines il existait comme la nature le lui avait fait. La maladie, après avoir mangé les ailes, n'y laissait que deux trous de forme bizarre qui viciaient la prononciation et gênaient la parole. Il avait d'ailleurs des habitudes crapuleuses et avait fait son temps dans une maison de santé. » Ces trous à l'emporte-pièce et la notion étiologique qui précède semblent bien un stigmate indélébile de vérole : la gomme tertiaire syphilitique du nez.

Il n'y a pas loin des diathèses aux insuffisances endocriniennes et, à l'heure actuelle, on les confond plus ou moins, les expliquant les unes par les autres. Parmi ces dernières les plus fréquentes sont les insuffisances des glandes sexuelles. Le portrait du père Minoret dans le roman *Ursule Minoret* est un bel exemple d'insuffisance testiculaire. « Des lèvres épaisses, en harmonie avec un double menton presque repoussant, le cou plissé par la graisse quoique très court, de fortes joues. L'énorme ventre de ce géant était supporté par des cuisses grosses comme le corps d'un adulte et par des pieds d'éléphant. En voyant le bourrelet de chair pelée qui enveloppait la dernière vertèbre du cou et comprimait le cervelet et en entendant surtout sa voix grêle et clairette, un physiologiste eût parfaitement compris pourquoi ce grand, gros, épais cultivateur adorait son fils unique et pourquoi peut-être il l'avait attendu si longtemps, comme le disait assez le nom de Désiré que portait l'enfant. »

Chez le beau sexe, l'hypo-ovarie est plus fréquente. Tantôt elle est physiologique : effet normal, mais disgracieux de la ménopause chez Mme Cibot. « Elle atteignait l'âge où ces sortes de femmes sont obligées de se faire la barbe : n'est-ce pas dire qu'elle avait 48 ans ? » Tantôt elle est constitutionnelle et se caractérise par l'étroitesse des hanches et des

formes moins arrondies. Chez Mlle Félicité des Touches — en littérature Camille Maupin — « la chute des reins est magnifique et rappelle plus le Bacchus que la Vénus Callipyge. Là se voit la nuance qui sépare de leur sexe presque toutes les femmes célèbres. Elles ont là comme une vague similitude avec l'homme, elles n'ont ni la souplesse ni l'abandon des femmes que la nature a destinées à la maternité; leur démarche ne se brise pas par un mouvement doux. Cette observation est comme bilatérale, elle a sa contre-partie chez les hommes dont les hanches sont presque semblables à celles des femmes quand ils sont fins, astucieux et lâches. »

MALADIES MENTALES

L'état mental des personnages de Balzac! Le sujet à lui seul mériterait des volumes; et pour ne pas dépasser notre cadre, nous nous bornerons à citer quelques observations qui révèlent en Balzac un psychiatre distingué. Comme il a sondé la plupart des arcanes de la pathologie mentale, nous suivrons l'ordre classique des traités de psychiatrie.

Abordons par les troubles des instincts, et, parmi ceux-ci, celui qui a toujours préoccupé le plus médecins et romanciers : l'instinct sexuel. Dans la *Comédie humaine*, les exemples abondent de ses anomalies ou de ses perversions; la frigidité de la belle Fédora dans *La peau de chagrin* s'oppose au satyriasis du baron Hulot dans *La cousine Bette*.

« Dans ce même roman, dit le Docteur Cabanès, Balzac a caractérisé, dans la baronne Hulot, cette perversion psychique particulière que Kraft-Ebing, de nos jours, a nommée masochisme et qu'on a, après lui, qualifiée plus heureusement du nom de passivisme. » Avec l'hermaphrodite Zambinella dans *Sarrasine*, l'uranisme fait une apparition timide (car aujourd'hui l'amour qui n'ose pas dire son nom a reconquis dans la littérature la place qu'il y occupait dans l'antiquité depuis que MM. Gide et Proust lui ont donné ses... lettres de crédit); de même le saphisme, avec le couple Paquita Valdès-Margarita de San-Réal, dans *La fille aux yeux d'or*. La nouvelle *Une passion dans le désert* est une observation de bestialité, occasionnelle il est vrai.

Parmi les troubles simples de l'intelligence, l'idée fixe est incarnée par Balthazar Claës et, tout le roman de *La recherche de l'absolu* n'est qu'une merveilleuse peinture des perturbations que peut amener cette idée dans le beau génie d'un

savant. L'obsession, c'est Raphaël de Valentin, qui, en face de sa peau de chagrin, éprouve et l'angoisse de voir son talisman auquel est attaché sa vie se rétrécir, et le désir violent de s'en servir pour réaliser ses rêves d'amour et de richesses. Et l'anxiété le ronge, aussi bien que la tuberculose, diagnostic qui n'échappe pas au vitaliste Docteur Caméristus.

Parmi les troubles de l'affectivité, il est banal que les émotions violentes provoquent des crises de nerfs : Hortense Hulot, jeune épouse du comte Steimbock, apprend que son mari la trompe et tombe raide, évanouie. On la ranime et « une attaque nerveuse de la plus grande gravité se déclara par d'horribles convulsions ». Quand la crise prend une allure aussi théâtrale, on peut y soupçonner l'intervention d'un élément hystérique. D'ailleurs, sa mère, la baronne Hulot, par suite de chagrins répétés causés par le dévergondage de son mari, est devenue d'une émotivité pathologique qui s'accompagne d'un tremblement nerveux continu et exagéré par chaque émotion. Bianchon, « que la guérison de cette névrose affriolait », réussit à l'en débarrasser par deux mois de réclusion, de repos et de grand air.

Comme syndrome de déficit mental au cours du développement, le roman du *Médecin de campagne* nous offre la peinture du crétinisme myxœdémateux qui règne à l'état endémique dans le petit hameau de Savoie où s'est retiré le Docteur Benassis. C'est dans une chaumière où il donne les derniers soins à un crétin que Génestas fait connaissance avec le médecin de campagne. Il ne voit d'abord que le malade : « A l'aspect d'un front dont la peau formait un gros pli rond, de deux yeux semblables à ceux d'un poisson cuit, d'une tête couverte de petits cheveux rabougris auxquels la nourriture manquait, tête toute déprimée et dénuée d'organes sensitifs, qui n'eût éprouvé un sentiment de dégoût involontaire pour une créature qui n'avait ni les grâces de l'animal, ni les privilèges de l'homme, qui n'avait jamais eu ni raison ni instinct, et n'avait jamais entendu ni parlé aucune espèce de langage. »

Après la visite, le docteur explique à son compagnon les conditions étiologiques qui causent cette dystrophie. « La situation de ce hameau dans un fond sans courant d'air, près du torrent dont l'eau provient des neiges fondues, privé des bienfaits du soleil qui n'éclaire que le sommet de la montagne, tout y favorise la propagation de cette affreuse maladie. Les lois ne défendent pas l'accouplement de ces malheureux », et il déplore « cette contagion physique et intellectuelle ». Il a réussi, en faisant déporter dans un asile tous les crétins et en créant un peu de bien-être dans le pays, à débarrasser la vallée de ce fléau. « Le crétin que vous venez de voir est le seul de son espèce dans le village, où habitent encore quelques familles dont les individus presque imbéciles sont exempts de crétinisme. » Balzac sait donc la différence qui existe entre le crétin qui ne peut rien faire ni rien comprendre et l'imbécile susceptible d'une certaine éducation : celle d'un enfant de 2 à 7 ans.

Tournons quelques pages du *Médecin de campagne* et nous arrivons au chapitre des constitutions pathologiques : la Fosseuse nous fournit un type bien caractérisé de psychasthénique. « La Fosseuse est une plante dépaylée, mais une plante humaine, incessamment dévorée par des pensées tristes ou profondes qui se multiplient les unes par les autres. Cette pauvre fille est toujours souffrante. Tout agit sur la Fosseuse : si le temps est gris et sombre, elle est triste et pleure avec le ciel. Elle chante avec les oiseaux, se calme et se rassérène avec les cieux. Enfin elle devient belle dans un beau jour. Un parfum délicat est pour elle un plaisir presque inépuisable : je l'ai vue jouissant pendant toute une journée de l'odeur exhalée par des résédas après un peu de pluie. Si l'atmosphère est lourde, électrisante, la Fosseuse a des vapeurs que rien ne peut calmer, elle se couche et se plaint de mille maux différents sans savoir ce qu'elle a. Si on la questionne, elle répond que « ses os s'amollissent, que sa chair se fond en » eau ». Pendant ces heures inanimées, elle ne sent la vie que par la souffrance, « son cœur est en dehors d'elle », pour citer un de ses mots ».

« Quelquefois, dit le Docteur Benassis, je surprends la pauvre fille pleurant à l'aspect de certains tableaux qui se dessinent dans nos montagnes au coucher du soleil.

« Pourquoi pleurez-vous, ma petite ?

» — Je ne sais pas, Monsieur.

» — Mais que voyez-vous donc ?

» — Monsieur, je ne puis vous le dire. »

» Humiliée d'accepter le pain d'autrui elle n'a recours à la charité publique que contrainte par une extrême souffrance. Pendant quelques jours, elle travaillait la terre, mais, bientôt épuisée, une maladie la forçait d'abandonner son ouvrage. A peine rétablie, elle entrait dans quelque ferme des environs en demandant à y prendre soin des bestiaux, mais, après s'être acquittée de ses fonctions avec intelligence, elle en sortait sans dire pourquoi. Son labeur journalier était sans doute un joug trop pesant pour elle qui est toute indépendance et tout caprice. Elle se mettait alors à chercher des truffes et allait les vendre à Grenoble. En ville, tentée par des babioles, elle oubliait sa misère en se trouvant riche de quelques pièces de monnaie et s'achetait des rubans, des colifichets, sans penser au pain du lendemain. Puis, si quelque fille du bourg désirait sa croix de cuivre, son cœur à la Jeannette ou son cordon de velours, elle les lui donnait, heureuse de lui faire plaisir, car elle vit par le cœur. »

On reconnaît, au fur et à mesure de cette longue observation, les symptômes principaux de la constitution psychasthénique : l'hyperémotivité dont les variations reflètent ici celle des conditions atmosphériques par une sorte de mimétisme psychique, l'obsession (peut-être interrogations métaphysiques devant les spectacles de la nature ?) allant même jusqu'au raptus anxieux qui arrache des larmes; la sensation d'étrangeté à l'égard de soi-même et du monde; l'impossibilité d'adaptation à un travail quelconque; l'aboulie, les impulsions, tels les achats ou les dons inconsidérés.

Le Docteur Benassis qui s'intéresse à elle voudrait la marier. « Tout les sentiments qui surabondent chez elle,

s'épancheraient dans celui qui les comprend tous pour la femme : la maternité. » Drôle de remède, qui peut-être réussirait, mais... plaignons le pauvre mari !

Dans *L'envers de l'histoire contemporaine*, le baron Bourlac tombé en disgrâce, ruiné, a une fille unique qu'il adore : la baronne de Mergi. Celle-ci est atteinte « d'une maladie terrible, à laquelle les médecins donnent tous les noms, ou, pour mieux dire, qui n'a pas de nom ». (N'oublions pas que c'est un père qui parle de sa fille et qui, par conséquent, a tendance à l'exagération et aux interprétations paramédicales.) « La seconde grossesse fut accompagnée de symptômes si extraordinaires que les médecins, étonnés tous, les ont attribués à la bizarrerie des phénomènes qui se manifestent parfois en cet état. Ma fille accoucha d'un enfant mort et, à la lettre, tordu par des mouvements intérieurs. La maladie commençait; la grossesse n'y était pour rien. Deux ou trois mois après cet accouchement laborieux, ma fille se plaignit de faiblesse générale, particulièrement les pieds, qui lui semblaient être dans du coton. Cette atonie s'est changée en paralysie. On peut plier les pieds à ma fille sous elle, les tordre sans qu'elle le sente. Le membre existe et n'a, en apparence, ni sang, ni muscle, ni os. Cette maladie, qui ne se rapporte à rien de connu, a gagné les bras, les mains et nous avons cru à quelque maladie de l'épine dorsale. Médecins et remèdes n'ont fait qu'empirer cet état, et ma pauvre fille ne pouvait plus bouger sans se démettre soit les reins, soit les épaules ou les bras. Nous avons eu pendant longtemps chez nous un excellent chirurgien presque à demeure, occupé à remettre les membres à leur place, le croiriez-vous, trois et quatre fois par jour !

» Avant la paralysie, durant la période de faiblesse, il s'est manifesté chez ma fille des cas de catalepsie les plus bizarres. Ainsi elle restait les yeux ouverts, immobile, quelques jours, dans la position où cet état d'esprit la prenait. Elle a subi les faits les plus monstrueux de cette affection et elle a eu jusqu'à des attaques de tétanos. Son âme a été le théâtre de

tous les prodiges du somnambulisme. Le magnétisme, essayé comme remède, n'a rien donné. Toutes les méthodes de traitement qu'elle nous a indiquées dans cet état ne lui firent aucun bien: par exemple, elle voulut être enveloppée... dans un porc fraîchement égorgé, puis elle ordonna de lui plonger dans les jambes des pointes de fer fortement aimantées et rougies au feu, de faire fondre le long de son dos de la cire à cacheter. Eh ! quel désastre ! Les dents sont tombées. Elle devient sourde, puis muette, et puis, après six mois de mutisme absolu, de surdité complète, l'ouïe et la parole lui reviennent. Elle a recouvré capricieusement, comme elle le perd, l'usage de ses mains, mais les pieds sont depuis sept ans demeurés perclus.

» Elle a eu des symptômes et des attaques d'hydrophobie bien prononcées, bien caractérisées. Non seulement la vue de l'eau, le bruit de l'eau, l'aspect d'un verre, d'une tasse, la mettaient en fureur, mais encore elle a contracté l'aboiement des chiens, un aboiement mélancolique, des hurlements qu'ils font entendre lorsqu'on joue de l'orgue. Elle a été plusieurs fois à l'agonie et administrée, et elle revenait à la vie pour souffrir avec toute sa raison, avec toute sa clarté d'esprit, car les facultés de l'âme sont encore inattaquées. Depuis cinq ans, aucun phénomène nouveau ne s'est produit. Elle souffre par le fait de ces attaques nerveuses, mais l'état des jambes et la perturbation des fonctions naturelles sont constantes. »

Cette « terrible maladie » a bel et bien un nom ! Pauvre baron Bourlac, c'est de l'hystérie typique : et voilà pourquoi votre fille est muette !

Tout y est : depuis l'émotion initiale : l'accouchement laborieux d'un enfant mort, qui crée, selon Babinski, la « suggestionnabilité », la période de méditation de trois mois, les paralysies sans topographie organique et sans atrophie musculaire, les anesthésies, les troubles sensoriels : surdité et mutité temporaires, les crises nerveuses qui revêtent ici le type cataleptique. Il y a gros à parier que les luxations réci-

divantes n'aient été que simulation. Le pauvre baron, désarmé par son amour paternel, « marche à fond » et n'a fait qu'empirer les choses en se prêtant aux remèdes bizarres que, dans son onirisme somnanbulique, son inconsciente fille lui suggère. C'est très joli de rester muette pendant six mois, mais à la fin la fatigue et l'ennui deviennent insurmontables : alors le génie hystérique trouve cette transaction : l'aboïement, et, pour compléter la similitude avec le chien enragé, les crises d'hydrophobie. Puis elle simule l'agonie et les saints sacrements lui sont administrés plusieurs fois. Un tel machiavélisme, une telle variété d'expression du désir inconscient d'attirer l'attention, de se faire plaindre, ou d'amour refoulé, forcent l'admiration ! Mais le « célèbre médecin polonais Halpersohn » ne s'y laisse pas prendre, et, avec l'autorité tranquille du génie ou du charlatan, tâte la tête de la malade, manie sa chevelure et s'écrie : « Elle est depuis dix-sept ans victime du principe de la plique polonaise qui produit tous ces ravages. Or, moi seul aujourd'hui sait comment faire sortir la plique, de manière à pouvoir la guérir, car on n'en guérit pas toujours. » (La plique polonaise est une agglutination, un feutrage douloureux des cheveux qui n'est qu'un des symptômes d'une affection générale mal définie commune particulièrement en Pologne et notamment aux Juifs de ce pays.)

Et il ordonne le transfert d'urgence de la malade dans une clinique. « Mais elle en mourra ! dit le père effrayé. — Bah ! elle aura l'air de mourir, mais elle ne mourra pas ! »

Isolement complet : défense de voir qui que soit.

Six mois après, la malade en sortait guérie.

Pour terminer le chapitre des constitutions pathologiques, nous avons les idéalistes passionnés.

Parmi ceux-ci, un exemple d'idéalisme amoureux nous est fourni par le jeune admirateur de Massimila Doni. Il n'a pas la constitution idéaliste pure, car il a donné à maintes femmes des preuves de sa virilité, mais devant la beauté de Massimila l'instinct est comme verrouillé ; cette femme supérieure ne

lui inspire qu'un amour pur, idéal, aussi ardent que platonique. Près d'elle il n'a aucun désir; il s'en aperçoit et s'inquiète. Cette inquiétude, arrivant à l'obsession, au moment où sa belle va couronner sa flamme..., lui coupe tous ses moyens. Et c'est à l'ivresse de son amant, ivresse brisant les chaînes de l'idéalisme qui retenaient la nature prisonnière, que Massimila doit d'être une femme heureuse.

Le roman entier *Louis Lambert* est une observation détaillée d'idéalisme mystique qui arrive à la démence mélancolique.

Louis Lambert est un enfant fluet, pâle, nerveux, à qui sa précoce intelligence, remarquée de Mme de Staël, a valu une bourse au Collège de Vendôme. « Sa tête, nous dit son ami, était d'une grosseur remarquable, son front de dimensions extraordinaires (même pour nous, insoucians comme on peut le croire des pronostics de la phrénologie, science alors au berceau). Les rigueurs de la vie de collège, la privation de l'air de la campagne dans lequel il avait vécu jusqu'alors, la discipline, les mauvaises odeurs qui affectent l'odorat, ce sens qui, plus directement en rapport avec le système cérébral, doit causer par ses altérations d'invisibles ébranlements, tout contrista Lambert, qui se réfugia dans la rêverie (1). »

Ce manque d'adaptation le poursuit toute sa vie : toujours plongé dans la méditation de problèmes métaphysiques, il ne réussit en rien, si ce n'est de se construire un système philosophique où les théories de Swedenborg, la transmission de pensée, le spiritisme, jouent le principal rôle. La tension perpétuelle de son esprit vers ces problèmes entraîne des désordres psychologiques, tel l'extase. De plus, il est tombé amou-

(1) Louis Lambert au Collège de Vendôme, c'est Balzac.

Il est curieux de rapprocher de ce portrait ce passage de Mme Surville : « Atteint d'une « congestion d'idées » due à des lectures inconsidérées, devenu maigre et chétif, Honoré ressemblait à ces somnambules qui dorment les yeux ouverts. Il n'entendait pas la plupart des questions qu'on lui adressait et ne savait que répondre quand on lui demandait brusquement : « A quoi pensez-vous ? Où êtes-vous ? »

reux et « l'exaltation à laquelle dut le faire arriver l'attente du plus grand plaisir physique, encore agrandie chez lui par la chasteté du corps et la puissance de l'âme », détermine une crise extatique que Balzac appelle catalepsie. « Il est resté cinquante-neuf heures immobile, les yeux fixes sans manger ni parler, état purement nerveux dans lequel tombent quelques personnes en proie à de violentes passions, phénomène rare, mais dont les effets sont bien parfaitement connus des médecins ». L'accès passé, il tombe dans une mélancolie profonde. Il se croit impuissant et on le surprend un jour « au moment où il allait pratiquer sur lui l'opération à laquelle Origène crut devoir son talent ».

Depuis, « debout nuit et jour, les yeux fixes, sans jamais lever ni baisser les paupières, ridé, blanchi, ses yeux devenus vitreux comme ceux d'un aveugle, tous les traits semblant tirés par une convulsion vers le haut de la tête, il ne répond pas aux questions et ne cesse de frotter les jambes l'une contre l'autre ».

Le célèbre Esquirol, consulté, le juge incurable et conseille de le laisser « dans la plus profonde solitude dans une salle fraîche où le jour sera constamment adouci ».

Sans aller aussi loin dans la démence, l'observation de M. de Mortsau, qui forme une bonne moitié du *Lys dans la vallée* nous montre un paranoïaque chez lequel se manifestent des crises de manie intermittentes. Du paranoïaque il a l'orgueil et l'égoïsme, la méfiance et la susceptibilité, la fausseté de jugement, l'inadaptabilité. Le jeune amoureux de Mme de Mortsau, Félix de Vandenesse, autant pour se rapprocher de celle qu'il aime que pour détourner sur lui les sautes d'humeur du malade, « se donne en pâture à ce lion sans ongles et sans crinière ». « Je découvris en cet homme une irascibilité sans cause, une promptitude d'action dans un cas désespéré, qui m'effrayèrent. Je connus ses soudains changements d'humeur, ses profondes tristesses sans motifs, ses soulèvements brusques, ses plaintes amères et coassantes, sa froideur haineuse, ses mouvements de folie réprimés, ses

gémissements d'enfant, ses cris d'homme au désespoir, ses colères imprévues. »

Et il nous fait le récit d'une crise maniaque. « Le comte se plaignait de douleurs vives sans les préciser. Il était plongé dans un fauteuil, dans une contemplation respectée par sa femme qui se connaissait aux symptômes de sa maladie et savait en prévoir les accès. Elle crut que la partie de tric-trac égayerait le comte et dissiperait ces fatales susceptibilités nerveuses dont les éclats la tuaient.

» Rien n'était plus difficile de faire faire au comte cette partie de tric-trac dont il avait toujours grande envie. Semblable à une petite maîtresse, il voulait être prié, forcé, pour ne pas avoir l'air d'être obligé. Si, par suite d'une conversation intéressante, j'oubliais pour un moment mes salamalecks, il devenait maussade, âpre, blessant et s'irritait de la conversation en contredisant tout. » Il se fait prier pour jouer. « Il se plaignait d'étourdissements qui l'empêcheraient de calculer, il avait le crâne serré comme dans un étau, il entendait des sifflements, il étouffait et poussait des soupirs énormes. »

Enfin il se décida à s'attabler. Il commence par gagner. « Son bonheur le dérida brusquement : le passage subit d'une tristesse qui lui arrachait de tristes prédictions à cette joie d'homme ivre, à ce rire fou et presque sans raison, m'inquiéta. »

Puis il perd : « Sa face, de pourpre, devint jaune, ses yeux vacillèrent. Enfin, sur un dernier coup qui décida de sa ruine, il se leva, jeta la table sur moi, la lampe à terre, frappa du poing sur la console et sauta par le salon, je ne saurais dire qu'il marcha.

» Le torrent d'injures, d'imprécations, d'apostrophes, de phrases incohérentes, qui sortit de sa bouche aurait fait croire à quelque antique possession comme au moyen âge. »

Ce tableau où se voit l'exacerbation d'une vanité hypertrophiée qui amène cette excitation psychomotrice et cette logorrhée est un beau type de crise maniaque. Ces crises, d'ailleurs, sont entrecoupées de moments où l'esprit du

comte est presque normal, mais ces intervalles diminuent de plus en plus à mesure que la maladie évolue et l'on voit peu à peu s'ébaucher quelques idées délirantes de persécution et d'hypocondrie.

« Ce ne sont que criailleries continuelles à propos de rien, plaintes sur des maux dont aucun signe n'existait au dehors. Ce mécontentement inné qui déflorait la vie, ce besoin de tyrannie, le rendent de plus en plus agressif. Il contredisait pour contredire, sans raison, sans justifier ses opinions. Jadis il ne s'irritait jamais sans quelque motif spécieux, maintenant l'irritation était constante. Il était devenu son propre médecin, il compulsait les livres de médecine, croyait avoir les maladies dont il lisait les descriptions, et prenait alors pour sa santé des précautions inouïes, variables, impossibles à prévoir. Tantôt il ne voulait pas de bruit, et quand la comtesse établissait autour de lui un silence absolu, tout à coup il se plaignait d'être dans une tombe. Tantôt, affectant une parfaite indifférence des choses terrestres, il s'écriait quand tous les travaux ménagers s'exécutaient autour de lui :

« On veut me tuer ! »

» Il se vêtait et se devêtait continuellement en étudiant les plus légères variations du baromètre.

» Malgré les maternelles attentions de sa femme, il ne trouvait aucune nourriture à son goût, car il prétendait avoir un estomac délabré dont les douloureuses digestions lui causaient des insomnies continuelles, et néanmoins buvait, mangeait, digérait, dormait avec une perfection que le plus savant médecin aurait admirée. »

Là-dessus, il lui arrive cette « fièvre inflammatoire des plus pernicieuses » qui le tient cinquante-deux jours entre la vie et la mort et qui doit être la fièvre typhoïde. Il se rétablit parfaitement, et organise alors, dans tous ses détails, son idée délirante hypocondriaque.

« Toujours le pylore, mon ami ! J'ai fini par saisir la cause de ma maladie. Les peines trop vives exagèrent le jeu du grand sympathique. Cette exaltation de la sensibilité entre-

tient dans une constante irritation la muqueuse de l'estomac. Si cet état persiste, il amène des perturbations d'abord insensibles dans les fonctions digestives; les sécrétions s'altèrent, l'appétit se déprave et la digestion se fait capricieuse; bientôt des douleurs poignantes apparaissent, s'aggravent et deviennent de jour en jour plus fréquentes, puis la désorganisation arrive à son comble, comme si quelque poison lent se mêlait au bol alimentaire, la muqueuse s'épaissit, l'induration de la valvule du pylore s'opère, il s'y forme un squirrhe dont il faut mourir. Eh bien ! j'en suis là, mon cher, l'induration marche sans que rien puisse l'arrêter. Voyez mon teint jaune paille, mes yeux secs et brillants, ma maigreur excessive ! Je me dessèche ! Bref, aujourd'hui, je n'ai pas six mois à vivre. »

Cette fausseté de jugement est rendue encore plus évidente et plus poignante quand on songe que tous les symptômes qu'il s'attribue, il ne les voit pas chez sa femme, qui, elle, meurt de ce même mal. Non plus, la présence constante de l'amoureux de sa femme auprès d'elle n'éveille pas chez lui d'idée de jalousie, idée qui pourrait aussi le conduire au délire, mais dont le point de départ serait au moins justifié. D'ailleurs peut-être son hypocondrie repose-t-elle sur quelques troubles cœnesthésiques réels : n'oublions pas que le comte a dans ses antécédents une péritonite et une fièvre typhoïde.

Le Docteur Lucien Nass, dans son analyse détaillée du cas de M. de Mortsau (*Chronique médicale*, 1902, p. 157), conclut : « Il n'est pas fou, à proprement parler, mais sur les limites de la folie; un degré de plus, et le dégénéré devient un aliéné, dangereux peut-être. Placez cet homme dans un autre milieu, privez-le des soins incessants dont il est l'objet, qu'il s'adonne à l'alcool, qu'une violente passion le secoue et lui fasse perdre le peu d'équilibre qui lui reste et le comte de Mortsau devient un assassin qui tue par impulsion ou par obsession. »

Balzac ne nous donne pas la fin de cette observation. Cepen-

dant, si les conditions énoncées par M. Lucien Nass ne se produisent pas, on peut pronostiquer, avec M. Genil-Perrin, que le comte de Mortsau, paranoïaque délirant, a pu garder le peu d'équilibre intellectuel qui lui reste jusqu'à un âge avancé.

CONCLUSIONS

Etenim monumentum exegi, s'écrie le héros de *La peau de chagrin* à son lit de mort.

Nous sommes forcé, hélas ! d'être plus modeste, car c'est une œuvre bien incomplète que nous présentons. Maint chapitre, en effet, pourrait y être ajouté : la physiologie dans la *Comédie humaine*, l'influence des passions sur l'origine et la marche des maladies, l'hygiène, la thérapeutique..., autant de points qui pourraient faire des sujets d'étude et demanderaient de longs développements.

Il eût été intéressant également de rechercher les sources médicales auxquelles Balzac a emprunté sa documentation, les ouvrages médicaux qu'il a consultés, les observations qu'il a pu connaître et prendre comme modèle.

Pour ce travail, qui doit porter sur une vingtaine d'années (1820-1840), le temps nous a fait défaut. Nous ne prétendions pas d'ailleurs faire œuvre historique... Et puis, de nombreux faits médicaux ont dû être observés directement par Balzac et d'autres, lui être communiqués *ab ore*, dont l'origine est perdue pour nous.

Nous estimerons seulement avoir payé notre tribut à l'admiration du génie balzacien, si cette étude a réussi à montrer que Balzac, en abordant le domaine de la médecine, malgré quelques erreurs imputables à la fougue et l'imagination du romancier, a manié, avec un égal bonheur, le scalpel de l'anatomiste et le burin dont il a fouillé ses « Balthazar

Claes » et ses « père Goriot », ses « Bianchon » et ses « Rouget », ses « Valérie de Morneffe » et ses « Eugénie Grandet », ses duchesses et ses courtisanes, ses hommes de lois et ses chenapans, et si on peut en conclure, avec Jules Claretie : « Balzac était, à mon avis, plus qu'un romancier et un littérateur, il était vraiment médecin. »

Non pas qu'il faille voir en Balzac un praticien susceptible de discuter quelque finesse de diagnostic ou de formuler quelque potion ! Le titre de médecin, il le mérite par son sens d'observation, par son « flair » médical qui lui fait découvrir, dans ses personnages, leurs vices de constitution, leurs tares héréditaires, leurs maladies, et surtout par cette curiosité enthousiaste pour tout ce qui est pathologique qui lui a fait parcourir presque tout le champ de la médecine.

Les théories médicales de Balzac, qui lui font donner parfois des explications fantaisistes de ses maladies, nous paraissent aujourd'hui bien puériles et démodées. Au siècle des microbes et des ultra-virus, des rayons X et du radium, des sérums et des vaccins, le sourire nous vient souvent devant les idées et théories des siècles passés.

Cependant, ne triomphons pas trop de nos progrès : des fléaux comme le cancer, la tuberculose, les épidémies de grippe, etc., nous rappellent durement à la modestie. Et puis les théories et les sciences, dont la mode a vécu, renaîtront peut-être un jour : les atomes et les électrons remontent à l'antiquité, les « humeurs peccantes » de Molière ont été exhumées sous le nom de « complexes endocriniens », et si la physiognomonie, chère à Balzac, est tombée en désuétude, si le ridicule de ses exagérations l'a tuée, nous déplorons que, régénérée et appuyée sur les travaux modernes, elle ne puisse trouver place dans le programme déjà si chargé de l'étudiant en médecine.

Evidemment, elle n'a pas la précision et la rigueur des sciences exactes, avec des chiffres et des formules, mais des siècles d'observations et de bon sens méritent bien quelque confiance. Le médecin praticien fait souvent, et à son insu

quelquefois, œuvre de physiognomoniste quand, sur quelques stigmates physiques, il pressent l'homme moral et prévoit ses réactions. C'est en quoi consiste « l'art médical », qui comporte, en plus du flair médical, « cet esprit de finesse, qui fait qu'à côté des malades que l'on reconnaît, il en est que l'on devine » (Laënnec).

Enfin, si « nous avons changé tout cela », si nos découvertes nous permettent une interprétation différente des maladies, leurs symptômes restent immuables; leur description, faite par Balzac, est toujours actuelle.

Et ce n'est pas un des moindres titres de gloire du colosse qui a conçu la *Comédie humaine*.

VU, BON A IMPRIMER :

VU : *Le Doyen,*

Le Président,

PIERRE MAURIAC.

PIERRE MAURIAC.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 6 décembre 1934.

Le Recteur de l'Académie,

A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

Nous n'indiquons ici que les ouvrages auxquels nous avons eu recours.

Pour tout ce qui concerne Balzac et son œuvre, se reporter à la très complète bibliographie qui suit la « Causerie » de Pierre Mille sur Balzac dans *A travers la librairie française*.
ABRAHAM (P.). — Balzac.

— Créatures chez Balzac.

ARRIGON (L.-J.). — Les débuts littéraires de Balzac.

— Balzac et la contessa.

BALZAC (Honoré de). — Œuvres complètes. Ed. Connard.

BELLESSERT (A.). — Balzac et son œuvre.

BENJAMIN (René). — La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac.

BOUILLAUD (J.). — Philosophie médicale.

— Clinique médicale.

BROUSSAIS (F.-J.-V.). — Examen des doctrines médicales.

CABANÈS (Dr). — Balzac ignoré.

CAUJOLE (Dr Paul). — La médecine et les médecins dans l'œuvre de Balzac. Thèse Lyon, 1900.

CHAMPFLEURY. — Balzac : sa méthode de travail.

CERFBERR et CHRISTOPHE. — Répertoire de la comédie humaine.

CRIN (Albert). — Un grand médecin polonais dans l'œuvre de Balzac. *La Pologne*, 15 mai 1923.

CURTIUS (Ernst-Robert). — Balzac.

DELAUNAY (P.). — Les médecins, la Restauration et la Révolution de 1830.

DUPUYTREN. — Cliniques chirurgicales.

FAYRE (Dr Henri). — La France en éveil : Balzac et le temps présent, 1888.

FEILLETAT. — Balzac et le monde des affaires.

FERRY. — Balzac et ses amis.

- FLAT (Paul). — Nouveaux essais sur Balzac.
- GAUTHIER (Théophile). — Honoré de Balzac.
- GINISTY (Paul). — Le musée de la comédie humaine. *Journal des Débats*, 14 août 1918.
- GOZLAN. — Balzac en pantoufles.
- HENRIOT (Emile). — Balzac et Vivant Denon à propos de la physiologie du mariage.
- LAËNNEC. — Traité de l'auscultation médicale.
- LÉGER (Charles de). — Balzac mis à nu ou les dessous de la Société romantique.
- LOVENJOUL (Vicomte Spœlberg de). — Histoire des œuvres de Balzac.
- LUTAUD (Dr). — Les médecins dans Balzac. *Bull. de la Soc. franç. d'hist. de la méd.*, nov.-déc. 1920.
- MILLE (Pierre). — Balzac.
- MIRECOURT (de). — Balzac.
- RICHERAND. — Histoire des récents progrès de la chirurgie (1825).
- SAINTE-BEUVE. — Portraits contemporains.
- Causeries du lundi. T. II.
- SURVILLE (Mme de). — Balzac, sa vie, ses œuvres.
- TAINE. — Nouveaux essais de critique et d'histoire.
- TROUSSEAU. — Traité de la phtisie laryngée.
- WERDET. — Balzac.
- Voir les nombreux articles sur Balzac dans la *Chronique médicale* (années 1896, 1897, 1898, 1899, 1900, 1901, 1902, 1903, 1909, 1911, 1913, 1918, 1919, 1926).
- Les assertions médicales que nous avançons sont prises dans :
- le Diagnostic médical, de SAVY;
 - le Diagnostic chirurgical, de ROCHARD et STERN;
 - le Précis de pathologie coloniale, de Ch. JOYEUX;
 - la Dermatologie, de DARIER;
 - le Guide de psychiatrie, de DIDE et GUIRAUD;
 - la Psychiatrie, de KAHN;
 - les Paranoïaques, de GÉNIL-PERRIN.

